

A large cable-stayed bridge with multiple white pylons and cables spans across a valley in the background. In the foreground, a large pile of cut brush and branches is visible, with a tractor and other agricultural equipment nearby. The scene is set in a rural, hilly area with green fields and trees.

**Christian Mazars**

# L'OGM FINAL

**EXTRAIT**

**Noires et Autres**



# **L'ogm Final**

**Fiction**

Du même Auteur

Adieu Citerne - 2008  
(Nouvelles)

Pas de dimanche pour Emma - 2004

Le rendez-vous d'Athènes - 1996  
(Théâtre)

Scénario Méthode d'Ecriture - 1989  
(Manuel pratique)

Mushroom - 1989  
Chez Victoire - 1987  
(Scénarios)

Christian Mazars

# L'ogm Final

Fiction

Noires & Autres

ISBN n°978-2-9531994-2-0

© Noires & Autres juin 2009

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinés à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

A toi lecteur courageux qui tente de lire ces pages,  
à tout ceux qui aiment lire,  
écrivez.





## HIVER 2004

J'imaginai un promeneur, perché là-haut sur le causse noir en train d'observer la piste d'envol des parapentes à la Puncho d'Agast. Placide, le soleil couchant dans les yeux, le gars penserait que la région est belle. Il s'imaginerait, grand, beau, bronzé comme un dieu, s'élançant en trois ou quatre enjambées, hop ! Claquement de la voile, sifflement du vent, poids du corps dans le harnais, Millau devant ! Enfin, dessous. Au loin, le viaduc flambant neuf reliant le causse rouge au nord sur sa droite, au... - virage sur l'aile - ... Larzac, au sud et en face de lui. Encore un tour, en baissant les yeux vers la vallée, le temps d'apercevoir les eaux de la Dourbie rejoindre celles du Tarn dans sa traversée de Millau.

Ensuite, se rappelant avec bonheur les championnats d'Europe de parapente, pendant lesquels il avait découvert la région, mise en valeur par la lumière d'octobre, le gars inspirerait à fond, avant de faire un premier pas sur l'étroite piste d'envol, face au

Tarn, Millau à ses pieds, les narines dilatées d'admiration... c'est là qu'il l'apercevrait, posée en retrait sur une des berges du Tarn, l'Usine.

Il se demanderait ce qu'on peut bien encore fabriquer dans ces vieux bâtiments, que tout le monde ici appelle l'Usine, sans plus se souvenir de ce qu'il s'y usinait et sans savoir que moi, Albert Fage, généticien des laboratoires Bio-Sud, je le vois et que moi, je sais ce qu'on prépare ici, dans ces locaux de récupération au look désuet.

Ici, des plantes germent et poussent dans des éprouvettes, bocaux de verres et pots divers. C'est ça, un laboratoire de recherche agronomique. Et moi je suis là, vêtu comme les autres d'une blouse blanche, d'un bonnet de tissu jetable. Et non, je ne porte pas de gants en latex, pas en ce moment. Je suis assis derrière mon ordinateur et j'écoute attentivement Georges Belmont, chercheur hors pair, spécialiste français des ogm, engueuler ce pauvre Bernard, notre directeur de la production, chien fidèle sans ambition et donc sans avenir.

Plutôt crever que d'être comme eux dans vingt ans ; ils font pitié avec leur cinquantaine grisonnante, dépités, perdus devant leurs pauvres plants de céréales étiquetés de bleu.

- J'ai suivi les procédures ! clame Bernard.

- J'espère bien ! lui renvoie Georges, rouge de colère. Tu es responsable de leur alimentation, non !

- Georges... tu vas pas me mettre ça sur le dos ? Albert ! Dis quelque chose !

Pourquoi Bernard voulait-il me mêler à leur dispute ? il croyait peut-être que j'allais l'aider. Attends, Bernard, tu me stressais là. Je savais bien que tu n'y étais pour rien. Je l'avais sous mes yeux la cause de votre engueulade ; ces fichiers, sur l'alimentation de nos ogm *Bio-spécialisés*, je les voyais ramer, ramer... pour rejoindre leurs frangins, chez l'autre galonné. Haut débit ?! Mon œil ! Ca n'avancait pas, putain !

Le secret coûte trop cher mon vieux Bernard, il est même hors de prix de nos jours. Et moi, j'ai besoin d'argent pour retaper ma ruine et son toit de Lauzes classé, perchée à l'extrémité du Causse Rouge, juste au-dessus de Millau avec sa vue imprenable sur la ville en contrebas du Larzac.

Je répondis donc à Bernard sans me retourner, masquant de mon mieux l'activité coupable à laquelle je me livrais.

- J'ai suivi tes instructions, dis-je en bon faux-cul. Je n'ai rien remarqué. Désolé.

Désemparé, Bernard ne comprenait pas. Georges resta ferme.

- L'Usine nous paye pour que cet ogm soit absolument sans effet sur l'environnement. Regarde, ces plants n'arriveront jamais à maturité. On ne peut pas continuer comme ça !

Georges respira à fond. Il devait se calmer, se maîtriser. Bernard était en train de lui foirer son projet, il ne voulait plus lui parler, il lui fallait une issue, s'échapper de ce piège dans lequel il ne voulait

pas tomber. Ah, mon pauvre Georges, quand on n'a pas les bons renseignements, on se plante ! Il faut te faire une raison ? Demi-tour donc, en deux pas, Georges rejoignit la cage transparente couverte d'un grillage dans laquelle nos souris blanches se baladaient à la recherche de je ne sais quoi. Furetant par ci, fouinant par là, elles finissaient irrémédiablement par buter sur ce mur invisible, derrière lequel mes deux collègues semblaient les imiter. C'est peut-être pour ça qu'on enfile ces blouses blanches. Pour accentuer le mimétisme avec nos souris de laboratoire. Je regardais Georges, il aurait aimé changer le cours des choses. Mais non, c'est comme ça mon vieux et pas autrement. Regarde les bien tourner en rond, c'est peut-être ça le bonheur ?

Georges posa ses mains de chaque côtés de la cage. Il observait les souris avec intérêt. L'une d'elle leva le nez dans sa direction. Georges se redressa, puis, de l'index de sa main droite, il attira l'attention de cette boule de poils blancs en grattant le grillage qui leur tient lieu de plafond. Le petit animal vint le renifler, puis donna l'impression de réfléchir aux implications d'une éventuelle suite à donner à cette invite. Georges lui sourit.

Pendant ce temps, le dernier fichier disparu de mon écran. Soulagé, je pus enfin me retourner. Georges nourrissait les souris, ça l'aidait à réfléchir. A quelques pas, Bernard rangeait sèchement ses documents.

\*

Le bureau de Laurent n'avait rien de spécial : une grande pièce, un petit bar dissimulé dans un des placards du même bois marron rouge d'essence indéfinissable, que le large bureau flanqué de gros fauteuils de cuir patinés, aujourd'hui inutiles car tout le monde était debout.

Mignard, était un type costaud du genre presque gras mais pas encore. Le gars adorait les tripoux, trénel et autres charcuteries de la région. Il était aussi le premier des actionnaires de l'Usine, celui qui possédait le plus de parts du labo. En désignant ce point sur la carte routière du Larzac, Mignard goûtait au frisson de l'instant historique. Ce lopin de terre familial appartenait à sa femme depuis des générations. Elle avait toujours refusé de s'en séparer, elle avait eu raison. La postérité s'en souviendrait.

- Ici, ce sera très bien, dit-il d'une voix ferme de conquistador.

A coté de lui, Georges paraissait presque frêle, pourtant il joua les trouble-fête. Secouant sa tête comme un bouffon coiffé de grelots à la cour du roi, il rejoignit la fenêtre sans un regard pour Mignard .

- Non, non ! Pas encore ! Il me faut du temps !

- Trouvez-en, je vous l'achèterai, lui proposa Mignard en suivant du doigt la route qui serpentait sur la carte.

Laurent, la quarantaine sportive, un sourire inaltérable parfaitement impossible à imiter sans grimaces s'approcha de Georges d'un pas souple et diplomatique.

- Le climat du Larzac est idéal, assura-t-il. Ce terrain sera parfait.

- Georges, reprit Mignard, c'est vous qui décidez... Dites non, nous arrêtons tout. Nous n'avons pas les moyens d'attendre.

Tous trois se regardèrent. Rendu à la raison économique de celui qui paye, Georges approuva d'un geste las.

## **ETE 2005**

Au loin, le viaduc de Millau faisait maintenant partie du paysage. Au sommet de chacune de ces flèches, l'éclat régulier de petites lumières blanches signalaient aux touristes émerveillés que sans cette précaution, l'ouvrage pourrait être un obstacle éventuel pour quelque aviateur étourdi. Dans la vallée, un canoë et deux kayaks quittaient Millau sur le dos du Tarn. Un pêcheur les regardait du coin de l'œil tout en ramenant son leurre. Derrière lui, l'Usine.

Au pied de l'Usine, des pancartes et banderoles s'agitaient en bon ordre au rythme des slogans écolos scandés par les manifestants.

- Non, aux, ogm ! La malbouffe, ne, passera pas !  
Notre assiette, n'est, pas, une poubelle !

Pendant ce temps, à l'intérieur du laboratoire, Camille, la trentaine, plus belle que jamais, retirait sa blouse blanche et m'empoignait le bras, me forçant à la regarder. Bien en face.

- T'es qu'un salaud Albert ! Tu pousses Georges à prendre des risques inutiles !

Instinctivement, je caressais cette main, qu'elle semblait vouloir incruster dans mon bras. Elle la retira avec autant de dégoût qu'elle pouvait en déverser. Comme si ma caresse infectée sortait d'un amas grouillant de microbes ou plutôt d'un trou du cul ! Je lui répondis aussitôt.

- Jamais de la vie ! Je suis biologiste. Camille, tu es agronome, notre travail...

- Est de tout vérifier, oui ! Méthodiquement ! Georges doit nous consulter ! On n'est pas ses larbins !

- Oh, Oh, je sens un souffle de rébellion... Antoine photographie un carré de blé sur le Causse et...

- Cet hiver, on a mis la disparition du lot de semences n°4 sur le compte d'une erreur de comptabilité. Tu t'en souviens ? me rappela-t-elle en désignant l'écran de contrôle sur lequel se succédaient simultanément les images de nos rangs de céréales à l'abri dans leur serre, prises sous divers angles. C'est ici, en mi-lieu clos, qu'on doit tester ces ogm. Pas là-haut sans protections. Si Georges a semé, ne serait ce qu'une graine, je plaque tout !

- D'accord, tu as raison. Mais, ces ogm, feront notre fortune et nous permettront d'aller plus loin !

- Où ? Et dans quel état ?

La question avait son importance, je le savais pertinemment. Je n'arrêtais pas d'y penser. Alors, je pris le temps d'ajuster le grillage sur la cage des souris avant de lui répondre.



- Elles en mangent depuis leur naissance, et sont en pleine forme ! Nous avons réussi. Quant à l'environnement, dis-je en désignant l'écran de contrôle, regarde ! Au pire, leur action est celle d'une bouteille plastique au fond d'un lac !

- Parfait, nos enfants plongeront.

Gênée par les souris, Camille s'éloigna de la cage transparente.

- J'étouffe ! souffla-t-elle, tu ne peux pas remettre le capot ?

- J'aimerai bien te faire ce plaisir.

- Alors fais-le !

- Trop étanche. J'ai failli les perdre quand l'aérateur a grillé.

Sentant une crise d'asthme approcher, Camille sortit son inhalateur de médicaments en poudre de sa poche. Elle en aspira une bouffée et rejoignit la fenêtre. Je l'accompagnais. Camille ne suivait pas très scrupuleusement son traitement quotidien par inhalation. Pourtant, ces médicaments à effet prolongé, ne devaient être inhalés que deux fois par jour. Combien de fois lui avais-je expliqué que cette régularité contribuerait à atténuer graduellement sa maladie. Bien qu'à base de corticoïdes, ce traitement n'agissait qu'au niveau des bronches et elle ne ressentait plus les effets indésirables de la cortisone. Mais, ma tête de mule était comme ça. Et de temps en temps elle devait s'aspirer un petit rappel de médicaments en poudre.

A l'extérieur, Antoine, un des meneurs, que je connaissait bien, attira aussitôt mon attention en bombant sur la façade de l'Usine des : « *Ici on prépare une catastrophe écologique* », « *contrôle des semences mondiales* » et « *l'Usine affame le monde pour son profit* ». Je ne pus m'empêcher de ricaner.

- Antoine, l'inoxydable. Camille, ton gourou va sauver la planète, ici, à Millau. Allez les gars ! Retour à la nature, on se lave à l'eau froide et on jette les brosses à dents. Ah ! Ah ! Ah !

- Arrête, t'es con.

- A bas les ogm, et gna, gna, gna ! Profitez-en, vous ne pourrez pas gueuler contre le *Bio-spécialisé* ! Vous l'applaudirez !

- Pas si on fait n'importe quoi !

- Comme nettoyer l'agriculture de sa chimie, abolir la famine...

- Arrête ! Georges nous cache des trucs.

- C'est ça. Allons-y, tous paranos.

- Oui, et bien moi j'ai des doutes !

- C'est ton droit et ton devoir de scientifique.

- Tu fais chier, j'en ai marre.

Plus déçue qu'en colère, Camille s'éloigna, je lui barrai le passage d'un bras dans lequel j'aurais aimé l'envelopper.

- Quand tu as commencé à parler d'enfants, commençais-je en hésitant, je me suis dit...

- T'as eu tort. N'y pense plus et oublie-moi !

Camille ne claqua pas la porte, elle la laissa ouverte, ce qui m'obligea à traverser la pièce pour la refermer. Je n'aimais pas cette habitude qu'avait Camille de

m'impliquer dans ses humeurs de façon anodine et pourtant très autoritaire. Je savais que je devais lâcher rapidement cette poignée de porte, qui hurlait : "*je suis partie* " en imitant le sourire de la Camille, que j'aurais voulu embrasser et, que je garderais en travers de la gorge jusqu'à ce que je puisse enfin la convaincre de, de... ok, ok, Bon ! Mes souris.

Je rejoignis leur cage et en soulevai le grillage pour leur donner quelques grains de blé. J'aimais les regarder manger leurs céréales.

- Bon ap, mes belles. Je vais vous l'arranger votre cabane.

\*

Ils étaient arrivés de bonne heure pour être sûr d'avoir fini de moissonner leur carré de blé transgénique à midi. Le soleil avait fait son boulot et maintenant que la matinée touchait à sa fin, Georges, Henri et Laurent peinaient à finir.

A quelques distances, un groupe d'hommes avançait vers eux en rampant derrière l'amas rocheux situé à la bordure ce petit champ isolé. Cachés par les rocs parsemés de ronces et de rares pousses sèches, Antoine et une poignée de manifestants de la veille, observaient cette moisson d'amateurs de l'œil averti et goguenard du professionnel qui s'y prendrait autrement.

Essoufflé, Georges s'interrompt le premier, Henri l'imita. A quarante-cinq ans bien tapés Henri faisait

cause commune avec son vieil ami. Après tout Laurent aimait se fatiguer pour le plaisir, ça l'entretenait. Il n'a qu'à continuer pensa-t-il, cette moisson vaut bien un jogging.

- Pfffuuu !!! lâcha Georges, c'est crevant !

- Manque d'habitude, diagnostiqua judicieusement Henri dans un souffle bien court. On ne rajeunit pas.

- Tu aurais pu embaucher quelqu'un.

- C'est ça, répondit Laurent, et inviter des journalistes aussi...? Nos actionnaires seront contents, ce blé m'a l'air très bien.

- Il me faut encore l'étudier, dit Georges, la pleine terre ce n'est pas notre laboratoire. Rien que le vent à lui seul, transporte...

- Allez, allez, ne fais pas le modeste. Ton ogm est génial. Je te fais entièrement confiance.

- Question de point de vue, enchaîna dans leur dos la voix amusée d'Antoine.

Surpris, la main dans le pot de confiture ! Georges et Henri se retournèrent en même temps, tandis que Laurent plongeait d'instinct la sienne dans le sac de blé qu'ils venaient de récolter. L'affaire ne dura pas longtemps, le groupe d'hommes goguenards maîtrisa rapidement ces trois moissonneurs du dimanche.

- Arrêtez ! criait Georges. Vous n'avez pas le droit !

- Allons, allons. On ne détruit pas vos ogm, précisa Antoine en laissant flotter sa fin de phrase, le temps d'une courte ellipse...

\*

- ... on vous les cuisine avec des tomates du jardin. Vous m'en direz des nouvelles, terminait-il maintenant en se penchant sur Georges, une cuillerée de blé cuit à la main.

Atablés autour de la vieille table de bois foncé, centre organique de cette maison de pierres qu'Antoine retapait sur le Causse du Larzac, Laurent et Henri se consultèrent du regard. La becquée approchait, ils se sentaient ridicules.

- Bon appétit, leur souhaita Antoine en leur tendant deux cuillères en bois, il y a de la Flaune au dessert et un bon café pour digérer.

\*

Le lendemain matin Georges, le visage taché de gros points rosés, finissait de déjeuner sur la terrasse de sa maison familiale d'Aguessac. Il partageait son café avec le général, un gars bien nourri au visage sympathique, faisant suffisamment d'exercice pour garder une forme enviable, qu'il mettait en valeur en portant des vêtements civils de bonne qualité.

- J'aime venir ici, disait-il, vous êtes bien installés.

- Oui. Cette région des Grands Causses est un bien bel endroit.

Le général dégusta une gorgée de café et approuva cette remarque d'un regard souriant, qu'il arrêta sur le visage de Georges.

- Ils ne vous ont pas loupé.

- Cette peinture m'irrite la peau.

Le général regarda alentour, il s'attarda un moment sur le village de Compeyre perché en face sur sa colline isolée, le temps de fouiller ses poches. Puis, son paquet de clopes repéré, son attention descendit vers le pont du chemin de fer qui rejoignait Aguessac en dessinant une jolie courbe au-dessus des toits. Tout en fouraillant au fond de sa poche de chemise à la recherche de son briquet, le général admirait ces fines arches de pierre. L'outil trouvé, il alluma sa cigarette. Ensuite, son regard sauta la route des Gorges du Tarn pour rejoindre le Tarn, lui-même. A cet instant, il souffla sa première bouffée de fumée en prenant le temps d'observer la rivière s'écouler. Enfin, il revint à Georges.

- Ca passera, vous me paraissez en pleine forme. Bon, alors, notre sécurité. Vous savez, ce gêne de Cardabelle qu'il faut " pousser ". Vous y avez réfléchi ?

- Ce projet d'ogm *Final* m'intéresse toujours. Vraiment. Mais nous devons maîtriser le *Bio-spécialisé* avant d'envisager son application militaire. Il me faut du temps !

- Albert aussi m'en demande.

Sur le coup, Georges fut surpris. Un instant. Puis, il comprit que le général venait de lui faire comprendre, de lui dire, ce que lui, Georges, ne voulait ni voir, ni entendre depuis que l'armée avait commencé à s'intéresser à son ogm *Bio-spécialisé*. Il avait voulu croire à cette fable, que ce militaire lui avait confié : « *Nourrir l'ennemi qui à faim, rapporte plus que de lui tirer dessus* » et ensuite, une fois le doigt dans l'engrenage, il avait fermé les yeux, fait confiance.

Et pour bien lui confirmer ses doutes, le général prit la peine de lui repasser la soupière sous le nez.

- L'hiver dernier, les premiers plants de *Final*, sur lesquels Albert travaillait ont été mêlés au lot n°4.

- Quoi !? Vous avez mis ce projet en route ? Vous avez modifié mon ogm !? Comment avez-vous pu prendre un tel risque !?

Georges entra en ébullition. Il se leva d'un bond et s'agita sans bien savoir par quel bout argumenter. Le général l'observait avec intérêt. Il attendit de croiser franchement le regard de Georges pour lui répondre.

- On n'a jamais pris un tel risque ! Dit-il. Nous, n'avons jamais prit un tel risque, précisa-t-il alors en utilisant le ton calme et ferme du militaire habitué à commander. Par économie et discrétion, on utilise le même processus de test que votre *Bio-spécialisé*. Vous voyez, tout va bien. Aucun ogm ne devait quitter le labo, n'est-ce pas ?! C'est bien ce qui était convenu ?

- Georges n'avait rien à lui opposer d'autre, que la vérité.

- Écoutez, Tom, ce sont nos actionnaires qui...

- Je sais, je sais, coupa le général. Heureusement qu'Antoine vous a coincé. Pour une fois, il nous rend service.

- Il vous rend service !? En sabotant notre récolte !?

- Votre impatience à semer en plein air, va nous forcer à avancer plus vite que nous l'aurions voulu. C'est tout.

- Vous m'avez trompé.

- Et réciproquement ! Allez, tous ceux qui en ont mangé se portent à merveille, non ? Je... faites quand même attention à la salive, au sang, au sperme, à tous ces fluides... Albert est loin d'être satisfait de son travail. Prenez vos précautions. Quelque temps. On ne sait jamais. Et ne faites pas cette tête ! Ce n'est pas pire que d'être aller aux putes sans faire gaffe.

Le général reposa enfin sa tasse de café. Il s'essuya les lèvres, salua et s'éloigna en direction de sa voiture, laissant Georges digérer les conséquences de leurs cachotteries réciproques.

Georges accusait le coup. Il regarda la voiture du général s'éloigner sur le chemin de cailloux poussiéreux qui menait à la route. Puis, il rejoignit son salon, rongé par le doute. Etait-il contaminé ? Qu'allait-il lui arriver ? « *Albert est loin d'être satisfait de son travail* » avait-il dit. Tom lui cachait-il autre chose ? Il ne se sentait plus très bien. Georges avait chaud. Le simple choc de la révélation qu'ils étaient lui, Laurent et Henri... peut-être contaminés ? Il s'approcha d'une photo le montrant, visiblement heureux, en compagnie d'une femme souriante qu'il tenait par la taille.

- Clara, ma belle. Tu me manques.

- Allez, allez, lui répondit le souvenir de la voix de cette Clara. Tu n'as pas un peu trop levé le coude avec ce général ? T'as déjà oublié qu'on divorçait ?

- Aucune importance. Je ne t'oublierai jamais.

- On verra, répondit la voix. L'amour ressemble à la science, il avance, toujours plus loin. C'est comme ça.



## AUTOMNE 2005

Georges conduisait sagement sur l'étroite route en lacets qui grimpe de Peyereleau au Causse Noir. A côté de lui, Camille se crispait sur son siège.

- S'il te plaît, lui demanda-t-elle à l'issue d'un virage particulièrement serré, ralentis. J'ai mal au cœur.

D'un coup d'œil, Georges aperçut le malaise éteindre les yeux de Camille. Il ralentit donc, redescendit en seconde et baissa sa vitre pour laisser entrer l'air frais du causse. Aussitôt, Camille se détendit.

- Ces routes tordues ont préservé cette région, commenta Georges. Maintenant, avec l'autoroute et le viaduc, le touriste va... Regarde ! Une Cardabelle !

Georges désignait le bas-côté de la route. Plaqué au sol au milieu des herbes sèches, un soleil de graines effilées bordé de grandes feuilles épineuses les regardait passer. Georges s'éclaircit la gorge et prit le ton calme et enjoué qu'il considérait convenir à un guide touristique.

- La Cardabelle, cœur de belle en patois. Traditionnellement clouée sur les portes des bergeries des Causses de l'Aveyron et de Lozère, la Cardabelle annonce la pluie et porte-bonheur.

Camille l'écoutait d'une oreille tout en regardant défiler le paysage. Ils s'éloignaient rapidement au-dessus de la vallée de la Jonte. Elle regardait Mostuéjols s'éloigner, en bas, au loin.

- C'est en cherchant à la protéger durablement, expliquait Georges, que j'en suis arrivé à nos recherches actuelles. Tu sais, sa cueillette est interdite, maintenant. Oh, oh ? Tu m'écoutes ?

- Mmhh ? Ah, oui, la cueillette.

- La cueillette ! Oui ! s'exclama Georges, cette mutilation inconsciente de la nature ! Ce devoir du vacancier, ce prédateur de beautés rares ! Hélas, à ce jour, nos amis touristes n'ont encore rien trouvé de mieux pour prouver la réussite de leurs congés authentiques, que de piller la région, en détruisant ce qu'ils sont venus...

- Je n'imaginai pas l'Usine sauver un chardon ? coupa Camille. Vous en avez vraiment mis en culture ?

Georges négociait habilement un virage très serré, en épingle à cheveux, un modèle très courant sur cette route.

- Ah ! Ah ! Ah ! ria Georges, je t'ennuie, n'est-ce pas ? Ecoute, pour répondre à ta question, j'aurais pu faire plus simple. Mais il me fallait un truc symbolique pour marquer l'esprit de nos actionnaires : la Cardabelle. Pourquoi, me suis-je dit, ne pas en profiter pour se faire plaisir ? C'est pas génial comme idée ? Tu

les vois refuser un test de faisabilité sur un projet comme le nôtre !?

- Tu crois qu'on va réussir ? Que notre ogm va s'adapter à tous les sols et que dans dix ans on le trouvera partout ?

- Comme les pizzas, le Rock'n'roll et ton jean râpé ?

Camille ne répondit pas immédiatement. Quelque chose l'inquiétait, elle posa la question quand la démangeaison devint trop difficile à supporter.

- J'aimerais avoir accès à tous nos fichiers.

- Pourquoi ?

- Faut-il que je te rappelle, que, potentiellement, ton essai en plein champ présente un risque pour l'environnement ?

- Quel risque ?! Tu sais bien que la spécialisation de nos ogm sur UNE variété, d'UNE, seule, espèce... rend IM-PO-SSIBLE toute mutation vers une autre espèce.

- Hhèèè... ça va...?

- Enfin, tu le sais parfaitement... ?! Putain ! Albert a raison, cet Antoine est une calamité !!! Il te bourre le mou !

Surprise autant qu'impressionnée par le ton passionné qu'avait soulevé sa demande, après tout légitime, Camille observa attentivement Georges. Il respira à fond et se reprit, honteux de passer pour un vieux débris qui craque devant une question simple à laquelle il aurait dû s'attendre.

- OK. J'ai agi comme un con, reconnut-il. Je te prie de m'en excuser. Les enjeux sont considérables et pourraient nous dépasser. Nos actionnaires me mettent la pression.

Camille l'interrogea d'un œil sévère et il n'aima pas ça, du tout.

- J'exagère, dit-il. Allez, c'est rien. Manger notre ogm, m'a requinqué. Non, dopé ! Je me sens, comment dire, en pleine forme. J'ai demandé à Albert de sacrifier quelques souris, de congeler leurs organes et...

- Tu crains donc, reformula posément Camille, que l'ADN de notre ogm *Bio-spécialisé* se transmette au consommateur ?

- Absolument pas ! Voyons ! Non, c'est autre chose. J'ai... réfléchi. A nous tous. A nous deux... Alors, tu sais, si Albert fatigue, ma nouvelle jeunesse... est à ta disposition.

Il souligna ces derniers mots d'un regard égrillard qui arracha un pâle sourire à Camille.

- Arrête ! T'es plus fatiguant qu'un ado, dit-elle en se détournant à nouveau pour observer le Causse Méjean, là-bas, de l'autre côté de la vallée de la Jonte.

Georges conduisait déjà sèchement, mais là, son pied s'alourdit considérablement. Il repassa la troisième. Aussitôt, Camille empoigna fermement sa ceinture à deux mains.

- Surtout ne ralentis pas ! protesta-t-elle.

- Je regrette tout ça... Si j'avais su que...

- C'est ça que tu vas dire aux pompiers pendant qu'ils découperont ta bagnole pour récupérer nos restes !? Regarde ta route !!

- Ils m'ont joué un sale tour. Nos semis ont été...

- TES semis !!! Faits dans NOtre dos !

Georges frappa le volant ! La voiture fit une embardée. Camille s'enfonça dans son siège en fermant

les yeux. Elle qui avait peur en voiture, elle était comblée. Georges ralentit.

- OK, OK, je suis désolé, mais ton Antoine n'est pas encore le bienvenu dans l'Usine... Maintenant, ce que j'essaie de t'expliquer calmement, c'est qu'Albert...

- Oui, ta nouvelle jeunesse.

- Putain ! T'es infernale ! Arrête un peu. Ce que j'ai à dire n'est pas facile, alors si tu t'en fous, on arrête là !

Camille sentit qu'elle avait peut-être été un poil trop agressive, voire injuste envers Georges. Georges était à l'origine de ce projet d'ogm *Bio-spécialisé*, il avait du convaincre l'Usine du bien fondé de leurs recherches. Il gérait seul l'essentiel de la pression, qui lui servait d'excuse, mais aussi le manque de temps et d'argent, la cupidité des actionnaires jamais contents et exigeant toujours plus de résultats. Que Georges ait du leur céder faisait partie du jeu. Si cela pouvait sauver le projet... Camille décida de faire la paix. Elle se tourna vers Georges, la bouche en cœur et s'approcha gentiment pour embrasser sa joue, en remarquant qu'il l'avait particulièrement bien rasée aujourd'hui. Mais Georges refusa ses lèvres d'un brusque mouvement de tête, provoquant ainsi une nouvelle embardée à l'entrée d'un virage. Camille s'accrocha de nouveau à sa ceinture.

- Excuse-moi, dit-elle, pour le moins perplexe.

- Non. C'est moi, je m'énerve. Ce n'est rien, dit-il en mentant car ce que lui avait dit le général sur sa possible contagion n'arrêtait pas de tourner dans sa tête.

Il ne fallait pas que Camille l'embrasse ! Il s'était damné en acceptant de semer cet ogm. Seulement voilà, trompée par cette accalmie, Camille entreprit de caresser gentiment la nuque de Georges, histoire d'alléger l'atmosphère. Elle rapprocha aussi ses lèvres de sa joue... Georges se sentait coincé, il repoussa sèchement l'ensemble : lèvres, amitié, gentillesse. S'il était infecté, son ADN allait muter. Et va t'en savoir comment !? Refusant ce nouveau baiser, il donna un coup de volant malheureux, qui envoya leur voiture directement contre les rochers bordant la route.

## **ADIEU GEORGES**

Laurent souleva lentement le drap, il découvrait le corps de Georges, nu, comme il ne l'avait jamais vu. Pour lui, la partie corporelle de Georges se résumait à une tête et deux mains dépassant d'une blouse blanche. Il avait du voir ses bras, oui, il reconnaissait ces petites taches brunes de vieux. Pour le reste, ce corps blanc lui était étranger. Un employé en blouse blanche s'approcha.

- J'ai préféré vous prévenir, dit l'homme d'un ton qu'il voulait neutre, mais ne maîtrisait pas plus que l'émotion incontrôlée dégagée par le moindre de ses mouvements.

Laurent renifla posément le corps de Georges, son regard vacilla, s'absenta une seconde et n'eut pas le temps de se durcir à nouveau. Laurent souffla fortement, vidant ainsi ses poumons pour mieux les remplir, laissa sa tête basculer en arrière, puis rouler d'une épaule à l'autre, lentement, en écoutant craquer chaque bulle d'air emprisonnée par la tension qu'il

avait accumulé ces derniers jours. Il devait laisser rouler sa tête pour détendre sa nuque ankylosée. Il devait se calmer, se détendre. Essayer de comprendre.

Après ces quelques exercices, Laurent examina rapidement ce corps étrangement frais et souple pour un cadavre. Puis, il empoigna un brancard roulant.

- Vous avez bien fait, dit-il à l'employé. Qui est au courant ?

- Personne.

- Parfait. Aidez-moi.

La salle d'autopsie se trouvait au rez-de-chaussée et possédait de vraies fenêtres équipées de vitres dépolies jusqu'à mi-hauteur et transparentes sur le haut. Des reflets verts et bleus les traversaient pour venir jouer sur les murs pendants que les deux hommes s'affairaient autour de quelques préparatifs vite bâclés. Ces lumières insolites accentuaient l'étrangeté d'une situation aussi inhabituelle que délicate. Enfin, Laurent devait faire vite, l'employé de la morgue lui servirait d'assistant. Discretion, discretion. Il entailla le torse de Georges et...

- NooOONNN !!! hurla la voix horrifiée de Georges.

Laurent retira vivement son scalpel du corps immobile et chancela. L'employé savait se tenir, il ne fit pas de remarque et lui tendit simplement un verre d'eau.

- Ca va ?

- Oui, ce n'est rien. Ce doit être la chaleur.



- ArrêTEZ, je n'ai rien FAIT ! PourQUOI ?! reprit douloureusement Georges avec une pointe de désespoir.

Laurent inspira profondément et avala le verre d'eau. Visiblement, l'employé n'entendait pas la voix de Georges, il regardait par la fenêtre, fasciné par l'aurore boréale qui serpentait dans le ciel.

- C'est la première fois que je vois une chose pareille, disait-il.

- La radio parle d'un orage magnétique exceptionnel ! lui expliqua Laurent, sans se retourner car il ne voulait pas que l'autre minable le voit paniquer. Il se revoyait interne au CHU de Toulouse, face à son premier mort. Ensuite l'expérience l'avait blindé, comme tout le monde. Mais là, c'était dingue ! L'employé vint interrompre ses pensées en jetant un œil blasé au corps de Georges. Laurent lui rendit le verre vide.

- Merci. Ca va aller.

Laurent reprit son scalpel et incisa le corps de Georges.

- Non ! NOOONN !!!

\*

Manuela, brune, quadragénaire paraissant moins, regardait le cercueil de Georges franchir le portail en fer forgé du cimetière d'Aguessac. Elle serrait le bras de Bernard, lui confiant le repos de sa tête qu'elle appuyait sur son épaule paternelle. Le général les

accompagnait, son regard croisa celui de Laurent, qui le salua poliment avant de se tourner vers nous.

- Tu vois Henri, commentais-je tristement, on croit connaître les gens avec qui on travaille. Et puis, voilà.

Dépité, je regardais devant moi. A quelques pas, Camille marchait en compagnie d'Antoine. Henri suivit mon regard.

- Je sais, c'est injuste, dit-il en me touchant l'épaule. Puis, imitant ma détresse, il reprit. Tu vois Albert, elle nous mets tous dans le même sac, à commencer par toi. Et puis voilà.

J'ôtai sa main de mon épaule. Cette façon larmoyante de m'imiter avec ses gros sabots ne passait pas aujourd'hui.

- Toi, continua-t-il, elle te reproche seulement de n'avoir pas été plus perspicace qu'elle au sujet de Georges ? C'est vrai ça, elle a raison. Pourquoi ne t'es-tu pas aperçu que Georges vous cachait une partie de son travail ?

Je ne répondis pas. Camille m'ignorait superbement, enfin, c'est l'impression qu'elle donnait.

- Le temps arrangera les choses, conclut Henri, certainement dans l'espoir de me reconforter.

- Mais, quand même, Georges l'a embrassé. Je suis cocu, non ?

- Sais pas.

Henri lorgna discrètement vers Camille, qui débattait ferme avec Antoine, et retint un sourire moqueur car Camille haussa le ton.

- C'est très marrant de leur avoir peint des boutons rouges, disait-elle. T'étais pas obligé de les leur faire bouffer ?!

- Pourquoi ? Des produits frais, récoltés le jour même ?

Henri sourit franchement, ce qui le soulagea momentanément de l'ambiance de deuil qui nous enveloppait. Il se tourna vers moi.

- Georges a embrassé Clara pendant des années, me rappela-t-il, avant qu'elle ne saute de la falaise.

A ces mots, je rapatriai mon regard de Camille vers Henri, dont le bras dessinait déjà un arc de la falaise du Causse noir à la forêt en contrebas.

- Arrête ! lui dis-je fermement. Clara avait choisi d'en finir. Elle était condamnée.

- Pourtant, il l'embrassait !

J'en étais navré. Mais je ne voyait pas où Henri voulait en venir et puis, on ne pouvait pas changer le cours du temps. Ce qui avait eu lieu, avait eu lieu. Aussi, je posai à mon tour ma main sur l'épaule d'Henri, prêt à me lancer moi aussi, dans une nostalgie de ressassement stérile. C'est alors que Camille nous rejoint.

- J'ai l'impression d'être suivie, nous dit-elle.

- Georges a probablement la même impression ce matin, lui fit remarquer Henri.

J'ai souri à Camille. Elle ne me regarda même pas. Alors, j'ai levé les yeux vers l'aurore boréale nacrée qui serpentait dans le ciel. Camille et Henri m'imitèrent.

- Mmmh... J'ai un mauvais sentiment, poursuivit Camille.

Henri nous regarda tous les deux, posément, il ne voulait pas se laisser entraîner dans un conflit de couple en proie à la paranoïa, il décida de rester concentré sur cette aurore boréale qui nous fascinait tous.

- Je n'aurais jamais pensé en voir une, autrement qu'en photo, dit-il en la pointant du doigt. Alors ici, à Aguessac. Et en plein jour !? C'est fou.

- C'est un signe, décidai-je. Nos ogm plaisent à Dieu.

- Crétin !

En m'abandonnant ce petit mot doux, Camille venait de préciser sa position. Je savais à quoi m'en tenir.

Elle s'éloigna. Nous la suivions toujours du regard quand Jacques Theron nous aborda en posant lui aussi sa main sur mon épaule. C'est un truc qui marche, ça, la main sur l'épaule des autres.

- Jacques ! se réjouit Henri. Heureux de te revoir. J'aurais préféré que ce soit dans...

- D'autres circonstances, bien sûr. Notre vie entière tend vers d'autres circonstances, jusqu'à atteindre celle d'aujourd'hui à coup sûr, ajouta-il en regardant les croques-morts déposer le cercueil de Georges à côté de sa tombe. Excusez-moi, comment allez-vous ?

- Bien, répondit Henri.

- Et toi ? demandai-je.

- Ca va. Etudier la masse inconnue de l'univers est un boulot très prenant.

- Passionnant, oui ! souligna Henri. Tu vois Albert, c'est un truc de forces répulsives, genre antigravitation.

C'est géant, toute cette matière, cette énergie... 70%, c'est bien ça ?

- Oui, 70% de la masse de l'univers.

Voilà une diversion qui tombait à pic pour changer l'air du moment. Je décidai de m'y intéresser plus que de raison.

- Et qui nous est inconnue, appuyai-je docilement.

Jacques confirma d'un geste, Henri montra du doigt l'aurore boréale.

- Regarde, dit-il quelques particules dévient vers les pôles, et hop ! Lumières !

- Mélange pas tout, corrigea immédiatement Jacques. Ces derniers temps, les taches détectées sur le soleil auguraient d'une éruption en direction de la terre. Et tu sais bien que, plus le vent solaire est rapide au départ, plus les particules descendent bas, en altitude comme en latitude.

- Alors, c'est le vent solaire ! dis-je. Henri, si tu gigotes comme un gosse en ce moment, c'est parce que ta boussole interne subit le champ magnétique de cette beauté. Ah ! Ah ! Ah !

- Jaloux. Dommage que Georges ne voit pas cette merveille. S'il était encore parmi nous...

- Nous ne serions pas là, dis-je.

- Non, confirma Jacques. Adieu Georges.

On était là, tous les trois ne faisons plus qu'un. Nous regardions l'aurore boréale, émerveillés, babas comme des gosses devant leur première paire de seins.



## RETOUR AU FINAL

Le labo était silencieux, à croire que les murs aussi étaient en deuil. Je venais d'ajuster le capot de plastique transparent muni de sa nouvelle cheminée souple sur la cage de mes souris. La réparation de ce matériel m'avait diverti, il ne me restait qu'à l'essayer. J'actionnai l'interrupteur, la cheminée se gonfla.

- Voilà, Camille allait pouvoir respirer.

J'étais heureux d'avoir réparé ce truc. J'aime bien mes souris. Des fois, je me dis que ces bestioles nées en captivité n'ont connu d'autre, que la couveuse de l'éleveur avant d'arriver ici. Pauvres bêtes. Manipulées, parce que notre volonté, qu'elles ignorent, le décide. Une cage de plastique pour tout horizon. La notion de dieu doit être immense dans leur petite tête ?

J'en étais là de mes réflexions sur la spiritualité de mes souris, quand je sentis une présence. Je me suis retourné. Il m'observait, tranquillement.

- Mon général !? Vous ne deviez jamais venir ici.

- Les choses changent. Vous dirigez les recherches maintenant.

Que notre commanditaire, me parle ainsi signifiait bien que Georges faisait dorénavant partie du passé. Lui, il l'aurait appelé Tom, pour moi c'était mon général. Alors bonhomme, me dis-je, deviendrons-nous, nous aussi, assez familiers pour utiliser nos prénoms ? En attendant, il ne disait rien mon général. Il regardait mes souris d'un air sceptique. Lisait-il dans leurs pensées, ou dans les miennes ?

Il ne se retourna pas. L'important était sous ses yeux, pas dans son dos.

- Vous n'avez pas l'impression de perdre votre temps ? me demanda-t-il enfin d'une voix étrangement douce.

- Lorsque l'Usine voudra le commercialiser, je devrai prouver que notre ogm *Bio-spécialisé* est incapable de transgénèse.

Le général abaissa l'interrupteur fixé contre la cage des souris, la cheminée s'écrasa, il le releva, la cheminée se regonfla.

- L'Usine touche des subventions de mon ministère pour son *Bio-spécialisé*. A ce titre, je m'intéresse à son développement, dit-il en tripotant cet interrupteur comme s'il s'agissait d'un jeu. Ce grand enfant s'amusait à gonfler et dégonfler la cheminée de la cage des souris tout en me parlant gentiment de nos petites affaires.

- Et je pense sincèrement, poursuivait-il, que nourrir nos adversaires potentiels peut s'avérer politiquement rentable et moins coûteux qu'une petite



guerre ou qu'une quelconque opération de barbouzerie policière. Mais n'oubliez pas, professeur Albert Fage, que vous avez prêté serment, que nous avons des ordres et que c'est votre ogm *Final* et lui seul, que l'armée vous payera grassement, conclut-il enfin après avoir relâché cet interrupteur que j'avais eu un mal de chien à réparer, pas le *Bio-spécialisé*. On se comprend bien ?

Je n'avais pas besoin de lui répondre, il le savait autant que moi.

- J'ai là, reprit-il aussitôt, les résultats d'examens moléculaires de l'échantillon que vous m'avez fourni.

Le général déplia lentement deux feuilles agrafées et me les tendit. Voulait-il mon avis ? Je les examinai très attentivement.

Quelques minutes plus tard j'écartais les bras en parcourant notre serre du regard. Je guidais le général, expliquant ceci, montrant cela avec toute la patience nécessaire pour instruire un néophyte.

- Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, disais-je pour le rassurer, Georges pensait aboutir rapidement.

- Que reprochait-il à Bernard ?

- Des négligences, injustifiées.

La serre présentait une majorité de céréales vigoureuses. Le général les regarda à peine. Ça et là quelques plants passablement desséchés faisaient mauvais genre. Pour nous, ils étaient les plus intéressants.

Dans un laboratoire de pointe, on teste et pour savoir ce qui fonctionne, il faut bien trier les ratés, pour les éliminer.

Le général tendit le doigt pour toucher un de ces plants à demi mort. Il fallait qu'il m'écoute, j'avancai ma main pour retenir la sienne, symboliquement.

- Si Georges était tombé sur mes résultats, dis-je en essayant de capter son regard, ce n'est pas Bernard qu'il aurait viré.

Le général me repoussa gentiment et me maintint à l'écart du bout des doigts pendant qu'il secouait quelques épis desséchés. Quelques grains minuscules s'en détachèrent.

- Ces grains tombent avant que la maturité n'ait eu le temps de les spécialiser, dis-je sur un ton un poil plus sec, conscient de la critique que sous-tendait ce geste exécuté avec trop de calme pour être innocent.

Le général ne disait rien, il attendait autre chose de la part du spécialiste qu'il subventionnait.

- Avant que la maturité n'ait eu le temps de les spécialiser ? reprit-il posément tout en observant les épis avec attention. La formation du grain de blé se fait lorsque, les grains du tiers moyen de l'épi parviennent à la moitié de leur développement. Cette maturation dure en moyenne quarante cinq jours. Les grains se remplissent, passant par différentes étapes au cours desquelles la teneur en amidon augmente et le taux d'humidité diminue. Durant cette période, les réserves migrent depuis les parties vertes jusqu'aux grains. Bla, bla, bla, bla, bla... Je vais être plus précis. Dans une première étape, le grain vert clair, d'un contenu

laiteux, atteint sa dimension définitive. Il contient encore 50% d'humidité et le stockage des protéines touche à sa fin. Dans une deuxième étape, dite pâteuse, le grain, d'un vert jaune, s'écrase facilement. Il a perdu en humidité et l'amidon a été constitué. Puis notre grain mûrit, il durci et devient brillant en prenant une couleur jaune. A maturité complète, le grain possède sa couleur doré caractéristique, la plante est sèche la teneur en humidité atteint environ 20% et les graines des épis sont chargées de réserves. A sur-maturité, le grain est mat et tombe tout seul de l'épi. C'est bien ce que je vois, non ?

- Vous avez raison, lui confirmais-je. Ces grains tombent avant que la maturité n'ait eu le temps de les spécialiser, le voilà, le risque de pollinisation.

Lentement, il relâcha les épis desséchés.

- Démerdez-vous. Je ne vous paye pas pour réinventer la sécheresse !

- L'échec fait partie de la recherche.

Là, je l'ai vu sourire.

- Vous, me dit-il de toutes ses dents, vous n'avez jamais sauté en parachute !?

J'ai caressé les têtes de quelques épis desséchés et lui ai retourné sa blague.

- Je suis en train d'apprendre. Comment vous dire...? Même raté, un bon ogm remplacera toujours une variété moins efficace.

- Et bien, mon cher Albert, si nos amis écolos vous entendaient... A propos, votre chère Camille est retourné sur les lieux de l'accident avec son Antoine. Vous êtes au courant ?

- Vous la faites suivre ?

- Je devrais ?

- Elle ne sait rien de l'ogm *Final*. Georges l'avait embauchée uniquement pour le *Bio-spécialisé*. Elle est très compétente.

- Tant mieux, profitez-en. Qu'elle vous aide donc à obtenir fortune et notoriété.

En plus, il se moquait de moi. Je voulus lui répondre, mais je ne pouvais rien contre le sourire de ce type.

- Réussir le *Final* sera un bon atout pour votre avenir, dit-il. Pensez-y.

Il avait raison, évidemment. Je lui confirmai la chose d'un geste vers l'écran de mon ordinateur. Ce général, peut-être devrais-je essayer de l'appeler Tom dès à présent ? Au point où nous en étions, il ne serait pas inutile de resserrer nos liens. Enfin... il, Tom, s'approcha et s'intéressa aux céréales qui s'affichaient sur l'écran.

- Une arme redoutable, commentais-je, capable d'anéantir toute vie sur terre.

- On a déjà dit ça du nucléaire.

J'ai regardé mon ordinateur sans répondre. Pas question d'entrer dans une polémique à deux balles sans savoir ce qu'il voulait en tirer.

Le général alla fouiller sa mallette, il en sortit une maquette de tracteur agricole repeint d'un camouflage militaire et me la tendit très gentiment.

- Cadeau, dit-il.

Un poil surpris, je fis rouler le jouet du bout des doigts, le volant faisait tourner les roues avants. J'ai

relevé la tête et regardé ce type bizarre au fond des yeux.

- Georges, dis-je, croyait éviter beaucoup de conflits inutiles, rien qu'en nourrissant les millions de crève la faim qui nous envient.

- Et après ? demanda le militaire, il faut leur trouver du boulot, un toit, des papiers...

- J'ai confiance dans notre démocratie, pas dans leur misère.

\*

Plus tard dans la soirée, face à mon ordinateur, je cliquai deux, trois fois. Mon index attendit patiemment, à l'affût sur le dos de plastique clair de cette souris, qui n'avait ni la douceur, ni la chaleur de mes petites du labo. N'utilisant aucune formule de politesse, l'ordinateur me demanda un mot de passe. Je tapai quelques \*\*\*\*\* Un texte s'afficha : *"Des plants du lot n°4 (étiquettes bleues) voient leur croissance bloquée avant d'arriver à maturité. Les semences récoltées sur ces plants paraissent néanmoins fertiles. Leur germination fera l'objet de précautions maximales car Bernard n'a pas d'explication pour cette anomalie."* Ca c'est de l'info, coco. Je lâchai la souris, pour attraper le téléphone.

\*

L'observatoire météo de Soulobres ne casse rien en termes d'esthétique. Une baraque au bout d'un

chemin, entourée d'un grillage au milieu de rien. Seule, une vue lointaine sur le viaduc de Millau apporte un peu d'animation. L'autoroute ne passe pas loin et quand le vent souffle de l'Est, son roulement l'accompagne jusqu'ici.

L'intérieur de l'observatoire est simplement utilitaire, pas de gros appareils mystérieux, rien que de l'ordinaire de bureau. Téléphone en main, Henri y fixait des yeux l'écran de son ordinateur sur lequel s'affichaient des photos d'aurores boréales.

- Mmmhh, ceux du lot 4...? répondit-il. Ce petit pour cent ?

- Oui, mon lapin, plaisantais-je à l'autre bout du fil, aussi minuscule que le petit pour cent de gènes qui nous différencie du chimpanzé.

- Et qui nous rendrait si pataud ? Ah ! Ah ! Ah ! A mon avis, il y a un peu plus qu'un pour cent de gène, pour nous différencier du singe. De toute façons, écoute-moi... Georges, a dû faire ce qu'il fallait.

- Semer en pleine nature un ogm adolescent pouvant reproduire, on ne sait quelle mutation ? C'est ça, faire ce qu'il faut ? Ce lot était sous ma, responsabilité !

L'index d'Henri serpenta sur l'aurore boréale affichée à l'écran.

- Ne dramatise pas des broutilles. Ecoute, je passe à Millau dans la soirée, on en parlera autour d'une mousse ?

\*

Notre bar préféré terminait agréablement l'avenue Gambetta bordée de platanes sentant bon l'été. Une guirlande d'ampoules colorées ceinturait sa terrasse en lui donnant un petit air de fête bien accordé au flot de musique qui s'échappait des portes ouvertes. Sous la lumière jaune des lampadaires, deux bières blondes en fin de vie attendaient le coup de grâce qu'Henri et moi-même nous apprêtions à leur donner tout en bavardant, volontairement assis à l'écart des autres clients.

- Ecoute, me dit Henri, je ne vais pas m'en faire pour une poignée de blé sauce écolo. OK ? Ce problème de croissance compromet leur maturité. Et alors ? On ne va pas en mourir ? Continuons le programme, cet ogm est quasiment abouti.

- Je m'inquiéterai moins, lui répondis-je, si cet abruti d'Antoine ne vous les avait pas cuisinés.

- Arrête, depuis ce repas, Laurent pète le feu et regarde... je ne suis pas en pleine forme ?

- Je ne voudrais pas te faire peur. Mais Georges a bien viré Bernard à cause de ce problème de maturation, non ?!

- Désolé, lui seul aurait pu te renseigner.

- Je croyais que tu l'assistais ?

- Simple conseiller technique. Mon boulot, c'est la météo, l'influence du climat. Pour tes plants, demande à Bernard.

Bon, là, ça commençait à faire. Henri dut lire dans mon regard toutes les limites de ma patience. Il regarda alentour, remarqua un homme assis derrière un verre vide, que je ne reconnus pas. Henri se leva et

paya en tournant le dos à cet homme, qui ne s'intéressait visiblement pas à nos petites personnes.

- On va marcher un peu, dit-il, le Tarn est superbe à cette heure.

Au loin, les falaises éclairées du Causse Noir déchiraient la nuit. Nous avons retrouvé les berges du Tarn avec plaisir. Henri tentait des ricochets. Cette histoire de plants défectueux me travaillait plus que je ne voulais l'admettre. J'avais besoin de décompresser, c'est ça, il me fallait penser à autre chose. Sur quoi allais-je bien pouvoir fixer mon attention ? Ce n'étaient pas les sujets de préoccupation qui me manquait, mais les dérivatifs. Pourtant, je n'ai eu qu'à lever les yeux vers l'aurore boréale qui serpentait au-dessus du Larzac pour être comblé.

- C'est magnifique, dis-je presque sans m'en rendre compte.

- Boréale au Nord, australe au Sud, me précisa Henri. Ces aurores polaires n'ont rien à faire sous nos latitudes. Mais en ce moment, le transfert d'énergie du vent solaire est orienté au sud et il est maximal. Jacques m'a dit qu'on en avait aperçu en Espagne !

- Pourquoi ne veux-tu rien me dire ?

- Bernard s'inquiétait pour sa fille. Manuela n'était pas très discrète avec Laurent. Il craignait que cela tourne mal avec Tom. Il y pensait, il avait la tête ailleurs, lui, t'en fais pas, me dit-il comme pour me consoler. Il a pu merder, reprit Henri. J'sais pas ? Tu le connais toi ce Tom, son général de gendre ?

- Pas vraiment, non.



Je lui mentais, et oui, car je n'avais aucune envie de lui expliquer maintenant, que mes relations avec le gendre de notre ami étaient celles d'un chercheur avec son commanditaire, car cela m'aurait amené à parler de la nature nos rapports officiels, concernant le *Bio-spécialisé* bien sûr et donc de lui mentir au sujet du *Final*. Et je n'en avais pas envie.

- Et toi, repris-je, tu vas bien ?

- Ca va. Ces aurores m'occupent à plein. J'en oublierai presque Clara et Georges.

- Je ne crois pas Henri. Tu sais Cla...

- La météo spatiale ! coupa-t-il, c'est le truc de demain, les satellites, les communications... poursuivit-il en me tapotant joyeusement le ventre. Bouge-toi un peu. Tu t'empâtes.



## **LES ACTIONNAIRES VOULAIENT ETRE RASSURES**

J'avais passé une nuit agitée. Mal dormi. Des ogm en folie m'avaient fait la causette jusqu'au petit jour. Laurent, ce con, ne le savait pas encore. Il m'accueillit avec son petit sourire en coin. Je n'étais pas vraiment de mauvais poil, mais quand même, je me sentis obligé de marquer le coup. C'est donc un peu sèchement que je posai mes documents sur son bureau. Il sentit le vent rafraîchir l'atmosphère et m'observa calmement.

- Les actionnaires voulaient êtres rassurés, m'expliqua-t-il à la vue des dossiers qu'il reconnut de suite. Georges aurait dû vous mettre au courant.

- Et bien il ne l'a pas fait ! Ecoutez, Laurent, l'Usine finance nos recherches, mais doit nous faire confiance dans la façon de les mener.

- Georges nous a juste fourni une garantie minimum d'avancement de vos travaux.

- On parle de tests en pleine nature ! Hors de tout contrôle...!

Laurent me sourit tendrement, il aimait vraiment ça, sourire. Puis, il rejoignit la fenêtre derrière laquelle le ciel nacré verdissait.

- Et alors... !? me demanda-t-il sans perdre son calme, ça ne veut pas dire dangereux ! Vous entrez dans votre serre tous les jours et vous ne tousssez pas ? Vous avez vu la couleur du ciel ?

- Des fois, Laurent, je me demande si tout va bien chez vous?

- Quatorze heures. En salle de conférence. Ca vous plaira.

\*

La salle de conférence était pleine. Je ne l'avais jamais vu aussi bondée. Du fond de la salle, je pouvais observer Antoine et Camille se mêler aux journalistes écoutant le discours de Laurent.

- ...et donc, mesdames et messieurs, disait celui-ci en prenant le temps de ménager ses effets, pour des raisons de sécurité évidentes, nous avons gardé ces travaux secrets, jusqu'à aujourd'hui.

Il me regarda, laissant les journalistes s'agiter un petit moment avec l'os qu'il venait de leur lâcher, avant de les calmer d'un geste apaisant lorsqu'il jugea qu'il était temps d'en revenir à ses moutons.

- Puisque vous parlez de secrets, lui demanda un journaliste, la rumeur, semble dire que l'Usine perd de l'argent ?

Laurent prit la mesure de son auditoire. Le calme devint silence.

- Il faut savoir investir, dit-il. Quelquefois à perte. Vous savez, nous fabriquons des semences modernes et faciles à cultiver. Pas des bombes à retardement, comme le prétendent nos... adversaires ? Nos concurrents ? Et oui, la sécurité a un coût, que nous assumons, appuya-t-il en considérant l'assemblée. Je dois vous avouer que nous aimons notre planète et tous ceux qui l'habitent. Croyez moi, l'Usine apprécie à sa juste valeur les efforts de ceux qui luttent contre la faim de leurs frères plus mal lotis. Aussi, je vous informe que notre dernier conseil d'administration a décidé à l'unanimité, que l'Usine, offrirait, aux ONG qui le voudront, les premières semences de cet ogm révolutionnaire qu'est le *Bio-spécialisé*. Je dis bien révolutionnaire, car cet ogm a été conçu pour n'avoir aucun effet sur son environnement.

Un brouhaha s'éleva du groupe de journalistes. Antoine m'aperçut, nous nous saluâmes poliment d'un regard à distance, bien plus doux que celui que Camille me tirait dessus par bordées furieuses, dans le but évident d'anéantir ce qui pouvait rester d'affection entre nous. Laurent reprit la parole.

- Avec ces ogm *Bio-spécialisés*, l'agriculture mondiale, ne craindra plus ni les parasites ni les maladies et se développera sur n'importe quel sol.

- Ne sait-on pas déjà le faire ? demanda un journaliste.

Laurent saisissait son pupitre à deux mains, pour répondre, quand Antoine se leva pour lui ravir la parole.

- La biodiversité est une richesse ! rappela-t-il d'un ton vindicatif. Chaque jour, vos ogm la réduisent au profit de variétés plus productives !

En deux phrases, Antoine venait de torpiller l'atmosphère bienveillante établie par Laurent, qu'il oublia aussitôt derrière son pupitre pour se tourner vers les journalistes.

- Ils prétendent améliorer qualité et conditions de culture ?! continua Antoine, en désignant Laurent, seul sur son estrade. Et ils s'y prennent comment ? Ils bidouillent, jettent et oublient qu'aucun effet secondaire n'est jamais exclu !

- Précisément ! releva Laurent. C'est pour ça, que l'Usine a voulu cet ogm. Pour écarter tout accident. Antoine ! Cet ogm voisinera avec vos cultures bio sans toucher à un poil de leur biodiversité !

- Ne s'agit-il pas de contrôler la diffusion des semences ? demanda le même journaliste.

- Ne sait-on pas déjà le faire? lui répondit Laurent en déclenchant les rires de l'assistance. A la différence des ogm classiques, la modification génétique de nos *Bio-spécialisés* n'est transmissible, ni à aucune autre espèce, ni à aucune autre variété de la même espèce.

Antoine le pointa du doigt.

- Comment pouvez-vous en être sûr ?

- Des tests ont eu lieu, répondit simplement Laurent, d'autres sont en cours.

Il lui semblait que le moment était venu de faire monter la sauce. Allez, déployant ses bras comme le canard avant l'envol, il prit le ton fier et joyeux du gars sûr de lui.

- Nous aurons l'aval de nos amis écologistes !

Les rires montant de l'assistance confirmèrent rapidement sa vision des choses.

- Riez, disait-il, c'est bon pour la santé. Ces ogm n'auront aucun effet secondaire sur l'homme ou son environnement.

Pendant les secondes qui suivirent, Antoine et Laurent se mesurèrent sans un mot. Finalement, pensai-je en observant ces deux taureaux face à face, ils veulent la même chose.

Je sortis discrètement, rejoignis la cour de l'Usine et fis quelques pas en respirant l'air descendant du Causse Rouge.

\*

Laurent regardait par la fenêtre, car il ne pouvait plus soutenir le regard furieux de Camille. Il était gêné et comme il lui arrivait rarement de se sentir gêné, il se demandait pour quoi Camille lui produisait cet effet. Etait-elle trop pure ? Georges l'aurait donc vraiment tenu à l'écart ? Derrière lui, Camille attendait. Lorsqu'elle largua le dossier qu'elle tenait à bout de bras sur son bureau, Laurent sentit qu'il allait falloir l'affronter. La scène lui rappela quelque chose.

- Des plants stoppent leur croissance ! martelait-elle. Sans raisons ! Tu en tiens compte ? Non ?! C'est bien toi, le directeur de l'Usine ?

D'un pas, elle fût sur lui et lui tordit le bras, le forçant à la regarder en face.

- Nos locaux sont fouillés ! s'exclama-t-elle. Les organes congelés des souris disparaissent avant d'être examinés ! On est suivi ! MerDE !!

- Je demanderai à la femme de ménage, répondit piteusement Laurent. Elle a peut-être voulu ranger, un soir ?

- Ah... oui, bien sûr, la femme de ménage. Pendant que tu y es, demande-lui si elle n'aurait pas aperçu cet ogm inoffensif que tu viens d'annoncer ?

Géné, ne sachant quoi dire, Laurent détourna les yeux. Camille le planta là et rejoint la porte du bureau qu'elle ouvrit sans se retourner.

- Camille ! L'Usine joue gros sur ce coup, dit-il sans espoir de la retenir ou de la faire changer d'avis, non, il lui disait ça seulement parce qu'il fallait bien qu'il le lui dise.

En fin de course, la porte rebondit légèrement sur ses gonds et finit par s'immobiliser. Sans un mot, Laurent se tourna vers la fenêtre et y rencontra son reflet. Soucieux, il observa une nouvelle fois et très attentivement, ses joues étonnamment imberbes, avant de les caresser délicatement. Un café, il avait besoin d'un café. Sa journée n'était pas encore finie.

\*



Camille détestait cette salle de réunion impersonnelle. Elle parlait fort, exaspérée par l'indifférence affichée des actionnaires assis en face d'elle. De toute façon, ils ne l'écoutaient pas vraiment.

- Les végétaux s'hybrident naturellement depuis toujours. L'ogm *Bio-spécialisé* ne doit pas avoir cette possibilité ! Il ne résiste pas seulement à l'herbicide que nous fabriquons, mais à tous, les herbicides. Sans distinction de marques. Imaginez une mutation accidentelle ? Qu'il migre sur de mauvaises herbes ?!

A ses côtés je me taisais, bien sûr j'avais la réponse, comme tout le monde ici, j'avais à l'esprit ce que pourrait donner une telle catastrophe. Antoine nous le serinait depuis l'installation du labo dans cette ancienne tannerie. Alors à quoi bon relever une phrase de pure rhétorique ?

- Le premier paysan qui laboura son champ, ne s'est-il pas fait lapider pour avoir violé la terre nourricière ? demanda Laurent, sûr de son effet.

Les actionnaires accueillirent ces mots d'un sourire entendu et semblèrent se réveiller. Le baiser du prince aux nains dormants. Je saisis la main de Camille. Furieuse, elle se dégagea si naturellement, ramassa son dossier à une telle vitesse, quittant la pièce comme on éteint la lumière, oubliant comme toujours la porte grande ouverte sur la résonance de ses pas happés par le couloir, que je me suis précipité à la fenêtre pour vérifier la réalité de son départ. Mignard m'accompagna de son pas lent et précautionneux.

- Albert, avez-vous trouvé ce qui inquiétait Georges ? me demanda-t-il en observant la cour déserte.

- Pas encore. Nous avons décidé de rendre cet ogm stérile avec un gène de Cardabelle modifié.

- Seulement décidé ? Ca veut dire que votre amie Camille a raison ?

- Georges était confiant ! trancha Laurent à ma place.

- Professeur Fage, reprit Mignard en me regardant sournoisement, cette femme est la meilleure agronome du pays, elle doit continuer avec nous.

J'ai hoché la tête, positivement. Mignard me sourit.

- Vous savez, reprit-il sur un ton plus léger qu'elle prétend qu'on sème souvent plus dense à la récolte qu'au semi d'origine ?

- C'est exact, dis-je en lui tendant la main.

\*

Je savais que Mignard avait raison, même si cela ne me plaisait pas, je devais convaincre Camille, dans l'intérêt de l'Usine comme dans le sien. Heureusement elle avait ses habitudes et les toilettes de l'Usine étaient mixtes depuis que la direction avait décidé d'utiliser au mieux l'importance stratégique de ce terrain de rencontre, neutre et informel.

Camille avait posé son dossier sur une tablette qui semblait faite pour ça. J'ouvris un robinet. Elle tira la chasse dans la seconde et bouscula la porte plus qu'elle ne l'ouvrit. Digérer cette réunion houleuse n'allait pas

être facile. Elle se lava énergiquement les mains, aspergeant le lavabo voisin où je tentais innocemment d'essuyer les miennes.

- Je n'admets pas que Georges nous ait caché ces semis ! dit-elle sans se préoccuper du début d'inondation qu'elle provoquait. Merde ! J'avais confiance en lui ! Pas toi...?

- D'accord, il a merdé. Et pas que là. Mais ces résultats sont bons.

Camille posa une de ses mains trempées, et froide, sur mon avant bras sec et ...

- Tu as vérifié son protocole d'expérimentation !? Moi pas ! Je ne serai pas complice d'une catastrophe écologique !

Camille regarda avec étonnement mes mains. Sans m'en rendre compte, je m'étais cramponné à l'essuie-mains, qu'elle désigna d'un doigt indécis.

- Je peux ?

Je lâchai l'essuie-mains, conscient du ridicule de ma position.

- La seule manière de contrôler nos travaux, dis-je, c'est de les continuer.

- Ne compte pas sur moi ! Je t'avais prévenu, dit-elle en martyrisant ce pauvre essuie-mains qu'elle déroulait comme une coulée de guimauve fraîche.

L'après midi avait été courte et riche en décisions. Dehors, le ciel s'était assombri avant l'heure, ce qui obligeait Camille à finir de ranger ses affaires à la lumière des néons. Deux dossiers terminaient l'empilement d'indispensables objets et documents

personnels qui débordaient d'un carton récupéré à la cantine.

Un dernier regard sur son ex-bureau, histoire de vérifier combien elle regrettait la tournure prise par les événements. Mais sa décision était prise. Camille saisit le carton à deux mains et rejoignit l'ascenseur. Un homme la suivit en se cachant maladroitement. Elle prit l'ascenseur, qui descendait. L'homme plongea dans l'escalier.

Les pas de Camille résonnèrent dans le silence du sous-sol. Une porte se ferma dans un lourd écho métallique. Camille se retourna. Rien. Personne ne la retiendrait, elle reprit sa marche. L'homme la suivait sans qu'elle s'en aperçoive, un pro. Elle poussa la porte extérieure et disparut dans la nuit précoce. Quelques pas sur le gravier de la cour, pour regagner sa voiture, lâcher son carton sur le siège passager et démarrer.

Dans l'ombre du bâtiment, l'homme la regarda s'éloigner.

## GEORGES

La nuit était noire, sans lune, juste le silence du Causse m'enveloppait. Je n'arrivais pas à trouver ma place sous mes draps. Quelle que soit la position de mes jambes, de mes bras, de mon dos, c'était inconfortable, glissant, étouffant !

- Georges ?! appelais-je, Georges...

\*

Ailleurs, l'aube pointait le bout de son nez. Seul, un léger ressac venait briser le silence qui entourait Georges. Georges, gisait à plat ventre, allongé sur le sable d'une plage improbable, au pied d'une gigantesque dune faisant face à l'océan.

- J'ai froid, se plaignait-il. Camille...! Quelqu'un...?

Georges se réveillait. Il bougea d'abord un bras, lentement, puis l'autre. Ses doigts reprenaient vie. Il s'étira, puis, avec précautions, il se retourna sur le dos en s'appuyant sur son coude gauche. Hébété, il se

passa la main sur le visage, et regarda autour de lui. Enfin, il se leva péniblement... fit quelques pas difficiles... trébucha et tomba... Surpris, il se redressa à moitié. Au large, l'horizon se fondait encore dans la nuit.

- Albert ? s'étonna Georges dont le réveil ne semblait pas très franc.

- Tu sais, lui répondit cette voix qui lui était familière, ta mort...

Georges s'approcha du rivage, s'arrêta et tendit l'oreille...

- Albert ? Albert... Je suis sur une putain de plage. Coincé entre une montagne de sable et une mer aussi belle que... Tu as dis mort ? Où est Camille ?

De mon côté, la nuit était toujours là. La journée de la veille avait été dure, je payais en insomnies mon manque de solidarité avec Camille.

- Elle va bien, répondis-je à la voix de mon ami. C'est toi qu'on a enterré.

- Moi !? Ah ! Ah ! Ah !

Je sursautai ! Ce rire ?! La voix de Georges n'était plus dans mes songes, mais ici, là. Elle résonnait comme si... on se moquait de moi. La farce n'était pas de très bon goût, surtout à cette heure. Cette voix semblait si proche. Je décidai de jouer le jeu. Je repoussai ma couette d'un vague geste maladroit.

Une fois debout, j'entrepris de parcourir ma maison à la recherche de, quelque chose. J'étais sûr qu'après avoir trouvé ce bidule sonore, tout allait s'arranger. Je mangerai un morceau et me recoucherai pénard.

- Le volant t'a explosé la cage thoracique, dis-je pour meubler le silence et me rassurer sur le cours que prenaient les événements.

- Ah ! Ah ! Ah ! gloussa Georges. Putain, t'es drôle. Je ris. Ah ! Ah ! Ah !

Je pénétrais dans ma cuisine avec précaution. Insensiblement, j'avais abandonné l'idée du cauchemar pour celle de la farce, bien plus rassurante malgré ce qu'elle impliquait d'intrusion des « farceurs » dans mon intimité. Mais après tout, quand on magouille avec l'armée, il faut s'attendre à des contraintes particulières. J'admis donc que j'étais seul et cela me procura un grand bonheur. Aussitôt, je me détendis.

J'ouvris donc le réfrigérateur : fromage ou... et charcuterie. Après tout, cela me faisait du bien de causer à Georges, j'en avais envie. Les autres, les « farceurs », en penseraient ce qu'ils voudraient.

- Georges, dis-je heureux de parler à nouveau avec mon ami, je crois que, si je ressens le besoin de te parler, c'est... Je n'ai pas écouté Camille. Je l'ai poussée dans tes bras. Cet accident est de ma faute.

Je tranchais le saucisson avec gourmandise et parlais plus fort, pour me rassurer, comme... si je ne croyais pas vraiment, à de prétendus micros dissimulés dans le mobilier.

- J'ai besoin de vacances, disais-je, de changer d'air. Georges, t'es MORT dans ce putain d'accident d'auto et je n'y peux RIEN !

- Albert... C'est beau, continua la voix familière de Georges, le soleil se lève. Un accident ? Alors c'est ça. On m'a opéré, je suis dans les vaps. Tu sais, j'ai rêvé

qu'on me découpait sans anesthésie. Putain, con ! Ca faisait mal.

Je ne comprenais pas. J'étais là, en pleine nuit, à boire du vin comme à la pause. Je parlais, tout en avalant des tranches de Roquefort, que mon Laguiole débitait à la chaîne pour ravitailler cette enveloppe charnelle devenue machine à bâfrer les tartines de bon pain.

- Camille et toi, avez eu cet accident en vous EMBRASSANT ! lui rappelai-je en engloutissant cul sec, tel un soudard moyenâgeux, une gorgée de *Seigneurs de Peyreviel*. Pauvre Côtes de Millau, vidangé comme une vulgaire bibine.

- Pas du tout, j'ai refusé son baiser ! affirma la voix de Georges. Ca, je m'en souviens. De toute façon, j'étais amoureux d'elle avant toi !

- J'ai pas à m'expliquer avec un mec qui se décompose !

- Crétin ! Ah ! Quel pied ! L'océan brille, cette lumière de rêve !

- Et bien bon bain ! conclus-je en avalant mon deuxième verre. Oubliés fraîcheur et liant du Gamay, finesse et typicité du cabernet, aromatique de la Syrah que je conjuguais dorénavant comme une simple purge ! Seul l'effet d'assommoir dépressif du pinard m'intéressait.

- Georges...? Georges...? me rappelais-je enfin.

Seul dans mon salon. Déseparé par la disparition de cette voix. Georges. Georges était mort. Je m'affalai dans le canapé.



\*

Dès qu'il franchissait le bord du Larzac, au-delà du viaduc de Millau, le soleil matinal plongeait sur Peyre, réveillant chaque jour ce charmant village adossé à sa falaise surplombant le Tarn.

Il était encore tôt quand Camille sortit de sa maison de pierres. Comme d'habitude, elle passa devant l'église troglodyte et descendit les ruelles escarpées pour rejoindre sa Clio, stationnée en contrebas de la falaise.

Une trace dans la poussière entourant la poignée du coffre attira son attention. Puis, ce sont deux éraflures sur la serrure qui l'inquiétèrent un instant. Elle n'hésita pas longtemps. Un coup de clef, le coffre bailla, égal à lui-même, rempli de cartons, dossiers, vêtements, affaires personnelles... Un livre de poche, vautré sur une roue de secours, l'intrigua. Ce bouquin n'avait manifestement rien à faire là. Sa place avait toujours été dans la caisse contenant le bidon d'huile, les casseroles, quelques chiffons, bibelots et linge sale dont elle ne se servait plus et dont elle devait décider de l'avenir. Sitôt dit, sitôt rangé, le bouquin rejoignit sa caisse sans un mot de protestation.

\*

De mon côté, je venais de finir mon déjeuner en regardant les Causses de ma terrasse. Je m'apprêtais à sortir pour rejoindre l'Usine, lorsque la porte d'entrée s'ouvrit violemment sous la poussée de Camille.

- On a fouillé ma voiture ! brailla-t-elle en me bousculant pour rejoindre la cuisine et se préparer un café.

- Ecoute, on a tous les deux subi un choc émotionnel à la mort Georges. On s'est séparé. Tu t'en souviens ?

Apparemment très excitée, Camille renversa involontairement du café en poudre, ce qui agaça ma conscience ménagère. Je démarrai au quart de tour.

- Oui, dis-je, j'ai beaucoup apprécié ton aide et ta compréhension dans ce moment difficile !

- Ce que je veux dire...

- Ce que tu veux dire, dis-je en imitant sa désinvolture.

Camille s'interrompit, se tourna calmement face à moi, me sourit méchamment et se mit à hurler.

- Ce labo nous ROULE !!! Nos dossiers sont VI-SI-TES ! On m'espIONNE !! TU T'EN FOUS !!! TU LAISSES FAIRE !? T'ES COM-LICE !?

Passant dans le salon au pas de charge, Camille continuait à baliser consciencieusement son trajet de café en poudre, que je devrais essayer, plus tard.

- Georges me parle, essayais-je d'expliquer, nous discutons comm...

- Ta conscience se venge !! Tu deviens dingue, c'est tout.

- Georges ne m'avait rien dit ! Et puis quoi, tu oses me faire une scène ? Après m'avoir trompé avec lui ?

- Essayé de l'embrasser ! D'un baiser a-mi-cal.

Refusant comme à son habitude d'aller au-delà de ce qu'elle avait à, et voulait, dire, Camille s'en alla aussi rapidement qu'elle était venue, laissant la porte

ouverte sur une nouvelle journée. La cafetière siffla, j'éteignis le gaz.

\*

Derrière la fenêtre, l'orage mêlait pluie et grêle. Je boutonnais maladroitement ma chemise. En face de moi, mon médecin saisit son bloc d'ordonnances.

- Ces cachets vont vous aider, mais n'en abusez pas. Et détendez-vous. C'est un peu de surmenage, des tensions à évacuer.

- Vous êtes marrant.

- Moi aussi j'ai connu Georges. Je lui parle, de temps en temps. Comme je parlais à mon père, après sa mort. Je ne vous ai jamais raconté ?

- Donc, pour vous tout va bien ?

- La disparition d'êtres chers fait partie de la vie. Le décès de Georges nous a tous affectés. Il faut s'en accommoder.

Je regardai les grêlons battre la fenêtre.

- Camille...

- Elle aussi doit être perturbée. C'est un temps à passer. N'hésitez pas à venir m'en parler.

Il me tendait son ordonnance. Je la pris et lui serrai la main.

La rue piétonne n'était pas très animée ce matin. Il faut dire que la pluie venait juste de cesser. Je sortais donc de la pharmacie, un sachet à la main, lorsque Laurent m'aborda, drapé dans sa tenue de jogging préférée, short et débardeur aux couleurs du marathon

de Paris. Il trottina un instant sur place, se mit en pause et enchaîna subtilement.

- Ca va ?

- Je digère mal, répondis-je en enroulant le sachet du pharmacien autour de la boîte de cachets qu'il contenait. Et vous ?

- Je m'entretiens. Cet orage a surpris tout le monde. Heureusement qu'il y a ces arcades.

Autour de nous, les passants commentaient largement cet épisode de grêle qui venait de s'abattre sur nous en estimant chaque grêlon qui s'écoulaient dans le caniveau de la rue commerçante à sa juste valeur.

- Excusez-moi, remarqua Laurent, je vous ennuie.

- Pas du tout, je...j'étais ailleurs.

- Ce n'est rien. Je vous laisse. A propos, Camille va bien ?

- Je ne sais pas, dis-je en levant les yeux au ciel. L'orage est passé, je vais y aller. Au revoir.

Je me suis éloigné, Laurent me rattrapa. Nous avons marché.

- Je sais que vous achèverez les travaux de Georges avec succès, me dit-il pour commencer. Cependant, les compétences de Camille complètent admirablement les vôtres.

Je lui souris et accélérât le pas. Laurent me retint en se plaçant devant moi.

- L'Usine s'est engagée dans un programme humanitaire qui va coûter bonbon, me dit-il. Nous comptons beaucoup sur cet ogm *Bio-spécialisé*. La bourse attend mon vieux. Votre fortune est là.

- Merci, dis-je en regardant par-dessus son épaule.

Laurent s'écarta, nous reprîmes notre marche. Je regardais droit devant moi.

- Vous n'avez rien d'autre en cours ? me demanda-t-il encore.

- D'autre ?

- D'autres travaux, des recherches personnelles ?

- Non... Non, je me consacre entièrement à cet ogm.

- Bien. Alors, à bientôt.

Nos mains se sont serrées, puis, Laurent s'est éloigné en trottinant sérieusement. Je l'ai regardé un instant, jusqu'à ce qu'il disparaisse en direction de la place du Mandarous.

Laurent aimait trotter. Il trottinait chaque jour et certains jours, il recommençait. Aujourd'hui, il n'en était qu'à la première couche lorsqu'il entra dans le parc de la Victoire. Il trottina avec aisance jusqu'au banc où Manuela l'attendait, assise à côté de son sac de sport.

- Je suis trempée, lui fit-elle remarquer.

- Excuse-moi, j'ai...

Manuela l'embrassa.

- Ne mens pas, dit-elle. Allons-y.

- Et Tom ?

- Je suis chez ma sœur. Ils ne peuvent pas se voir.



## SCENES NOCTURNES

Depuis une bonne heure, la nuit régnait sur la campagne alentour. Seul, debout dans sa cuisine, tablier sur le ventre, le général tranchait des oignons. Envie de soupe gratinée. Besoin de s'occuper.

Il avait d'abord reconnu le bruit du moteur, puis en levant les yeux, il avait aperçu les feux de route de la voiture de Manuela s'engager sur le chemin qui monte de la vallée. Maintenant, il entendait ses pas sur le gravier. Elle ouvrit la porte, jeta son sac de sport dans l'entrée et gagna la salle d'eau.

- Tu ne m'embrasses plus ? demanda-t-il.

Le son humide et pétillant de la douche qui s'échappa de la salle d'eau lui répondit quelque chose comme : « cause toujours ».

- Je me FOUS de SAVOIR, comment va TA SŒUR ! cria-t-il pour que la douche l'entende bien.

\*

Camille ouvrit la porte. La lune était belle. Elle baissa les yeux, plus bas, j'étais là, agenouillé, tête baissée entre mes bras tendus vers elle, lui offrant une bouteille de vin rouge, un *Seigneurs de Peyreviel*, ce Côtes de Millau que j'achète directement à la cave d'Aguessac. Camille soupira, saisit la bouteille et m'aida à me relever.

- Excuse-moi, dis-je, je suis con.

- C'est ce qui fait ton charme. Tu as mangé ?

- Ne te dérange pas, je ne fais que passer.

Camille rejoignit le salon. Elle déboucha la bouteille d'une main experte. Nos verres, eux, s'embrassèrent avec un joli tintement clair, que nous avons laissé résonner entre nous.

- Santé ! dis-je. Je... nos actionnaires...

- Tes, actionnaires, reprit-elle juste pour la précision.

- J'ai besoin de toi. On avancera plus vite à deux.

- Dans quel mur ?

- Georges est mort. Mais Laurent et Henri ont aussi mangé de cet ogm bâclé. Je me sens responsable. Aide-moi.

Perplexe et attentive, Camille m'observa soutenir son regard en silence. Puis, elle goûta une gorgée de *Seigneurs de Peyreviel* et leva les yeux vers *La Madone à l'enfant*, un très beau tableau de son amie Muriel dont l'atelier d'été, situé à deux pas du syndicat d'initiative de Saint-Sernin-sur-Rance, constituait, un des points d'attraction de l'avenue d'Albi. Sur fond de canaux Vénitiens, cette œuvre de collage et de peinture



était une de mes préférées. Elle représente une Madone penchée sur l'enfant à qui elle donne le sein, tandis que celui-ci regarde ailleurs.

Plus tard, bouteille et verres vides, je pris la main de Camille. Elle se contenta de la dégager gentiment et se leva.

- Bon, dit-elle, il se fait tard.

Tenace, je m'allongeai dans le canapé. Le regard posé sur *La Madone à l'enfant*, bien décidé à entamer une discussion théorique sur l'influence Vénitienne chez les peintres montagnards, prétexte à planter la tente jusqu'à... Mais, Camille m'extirpa de son canapé d'un geste fluide dont elle détient le secret et me raccompagna à la porte à l'aide d'un sourire infranchissable.

- Bonne nuit, dit-elle gentiment. Rentre bien.

- Bonne nuit. Pense à ce que je t'ai dit.

Camille approuva d'un geste consensuel et referma la porte. Nos verres vides la regardaient. Elle déboucha une nouvelle bouteille.

Plus tard, vautreée dans son fauteuil, assoupie face à sa télévision, qui l'éclairait en grésillant, Camille finissait de siroter mollement un fond de vin rouge en observant attentivement l'intérieur de ce verre, qu'elle vidait avec soin.

- Bonsoir Camille, lui dit gentiment la voix de Georges.

Camille sursauta, s'étrangla et lâcha son verre vide, lequel rebondit sur le canapé avant de se briser sur le carrelage !!!

- Excuse-moi, reprit la voix de Georges, je t'ai fait peur.

Camille connaissait cette voix pour l'avoir entendu si souvent. Elle saisit la bouteille par le goulot. Sa main se crispa !

- Tu tiens mieux l'alcool que moi, continuait la voix de Georges.

- C'est pas drôle ! Qui est là ?

- Je ne sais pas où je suis.

Camille posa sa bouteille et d'un pas mal assuré, rejoignit la cuisine. Elle y saisit un long couteau et entreprit d'inspecter chaque recoin de sa maison.

- Je ne sais pas quelle saleté vous avez mis chez moi ! Mais, la gendarmerie la trouvera, dit-elle.

Elle s'approcha du téléphone, marqua une hésitation... et n'attendit pas longtemps.

- Ne me laisse pas faire la conversation, reprit la voix de Georges, dis quelque chose.

Sans lâcher son couteau, Camille retourna se servir un nouveau verre, cala son fauteuil refuge contre le mur et s'y pelotonna pour surveiller porte et fenêtres.

- Albert et moi, on s'est séparé, dit-elle.

- Un couple doit quelquefois composer pour durer.

- Tu dis ça pour Clara ?

- ...

- Excuse-moi, je ne voulais pas dire ça. Moi aussi je regrette ce qui c'est passé. Finalement, je t'ai tué.

- Putain !!! C'est pas vrai !! Vous, vous êtes donné le mot ! Merde...!

Tel un chien de chasseur bien dressé, Camille était en arrêt. Elle attendait.

- Excuse-moi, reprit la voix de Georges, je m'emporte.

Camille posa son couteau. Elle se servit un autre verre de rouge et le vida cul sec.

- Albert aussi entend ta voix, dit elle.

- J'ai besoin de vous... Je n'ai jamais été mort moi.

Camille sourit, elle se détendait.

- Il paraît que l'Usine... commença-t-elle.

- M'en fous de l'Usine ! Ils m'ont baisé. Cet ogm propre donnait un sens à nos recherches !! On en riait.

- AH ! Ah ! Ah ! Un fantôme ! Je suis bourrée ! Oooéhh !

- Please, ne ris pas. Ici, j'entends comme... une voix, musicale, familière, réconfortante.

La voix dans la voix, se dit Camille. Amusée, elle se resservit un verre.

- Suis-je devenu un légume ? continua Georges. Comme ce pauvre Johnny revenant de guerre, aveugle, muet, manchot, cul de jatte, privé de sens, mais le cerveau viVANT !? Je refuse l'acharnement thérapeutique. FiniSSEZ-Moi !

Surprise par la force de cette demande, Camille renversa son verre sur sa main.

- Je deviens aussi folle qu'Albert, dit-elle en s'essuyant.

- Alors, ARRETE DE Boire !!

Docile, Camille reposa sa bouteille.

- Je, reprit Georges, ressens une partie de ton ivresse. Ce n'est pas très agréable.

Le visage de Camille s'affaissa, dégrisé.

- Excuse-moi, dit Georges, et... laisse tomber. Parler m'épuise, j'ai l'impression de me vider.

Ébranlée, Camille saisit son téléphone.

Je venais juste de m'endormir, nu comme un bienheureux, alanguï sous ma couette, quand la sonnerie de mon téléphone décréta la fin de ce bonheur. Camille n'avait pas d'heures pour téléphoner et maintenant que j'étais à moitié réveillé, voilà que j'avais envie de pisser. Tout en l'écoutant, je me suis levé et aussitôt, j'ai regretté la douce chaleur de mon lit.

- Je regrette de t'avoir influencée, disais-je en frissonnant. Georges est entre nous, ce n'est pas facile.

- Mais... Georges... est mort, me répondit-elle.

Je ne comprenais rien à ces mots qui raclaient ma boîte crânienne en pleine nuit. J'avais à tâtons dans la pénombre. Que se passait-il ? Que voulait-elle ? Elle avait encore bu ou quoi ? En traversant le salon, j'aperçus le petit tracteur, cadeau du général. Pourquoi l'avait-il repeint en style camouflage ? Camille attendait que j'enchaîne une réponse.

- Albert ? Tu penses à quelque chose ?

Pensif, je jouais avec le petit tracteur brun kaki.

- La terre n'est pas encore tassée, l'air peut passer. J'ai envie d'aller voir.

Camille regarda à travers la fenêtre, le rideau nacré d'une aurore boréale serpentait dans la nuit. Sa tête lui semblait balancer, devant elle la fenêtre tournait. Elle céda à la torpeur qui l'envahissait.

- On verra, dit-elle, demain. Je suis fatiguée. Bonne nuit.

Elle raccrocha, jeta un œil à *La Madone à l'enfant*, et s'endormit sur le coup,

Je raccrochai mon téléphone en lui lançant un baiser. Puis, j'ouvris la porte des toilettes

\*

Ailleurs la nuit continuait ses activités. Manuela venait de gifler son général de mari !

- NON ! hurlait-elle. Et je ne sais PAS si je rentre-RAI !

- Pourquoi ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

- RIEN ! Tu ne m'as RIEN fait du tout. Adieu Tom !

Manuela sortit en claquant la porte. Le général ne se coucha pas de suite. Il pensa à la Manuela qu'il avait rencontré quelques années plus tôt, à sa joie lorsqu'il lui avait annoncé qu'il était muté au camp du Larzac, à la Cavalerie, sur ce causse qu'elle adorait et au pied duquel son père s'était installé après la mort de sa mère. Ce brave Bernard, ces retrouvailles inattendues avaient introduit dans sa vie de soldat la notion de beau-père, puis celle de cocu. Et oui, papa bossant à l'Usine, Manuela y avait rencontré Laurent et... Et quoi ? Jusque là, elle ne lui avait jamais reproché l'atmosphère de secret lié à son boulot, ses horaires irréguliers et tous ces trucs qui pourrissent la vie d'une femme de militaire. Et maintenant, elle ne savait PAS si elle ren-tre-RAI !

Tom rejoignit la fenêtre, là-haut l'aurore boréale serpentait. Elle n'avait rien à foutre ici, pensa-t-il, tout fout le camp ! Oui, mais en beauté.

\*

La Dune, immense, surplombait la plage, dressée face à la nouvelle lune qu'elle semblait connaître depuis toujours. L'aube s'estompait sur l'océan d'huile. Calme plat. Vent force zéro. Aucune vagues, rien. Oublié, ce léger clapotis, qu'il avait cru entendre refluer doucement vers le large en étirant le rivage de sable lisse. Si lisse, que Georges hésitait à le marquer de ses pas. Et cette absence de vent, ce silence. Pas même l'ombre d'une légère brise. Où était-il ? Georges tendit l'oreille.

*Une série de vibrations harmonieuses apparurent, des ondes formant des sons doux se fondant en modulations musicales. Des cloches tubulaires, d'où émergeait la voix de Clara, maintenant beaucoup plus mélodieuse, aquatique, enrichie d'harmoniques, que celle qu'il avait connu jadis, lorsqu'ils étaient heureux.*

- Bonjour Georges, lui dit cette voix familière. J'aurais aimé te souhaiter la bienvenue parmi nous, mais... tout notre problème est là.

Georges inspira à fond. Il se senti bouillir, ses joues, ses mains Il enleva sa chemise, ses chaussures, fonça vers la mer et plongea !...

Nez dans le sable, face à la dune... il se redressa lentement, sans comprendre ce qui lui arrivait.

- Putain, dit-il, quelle cuite ! Clara ? C'est toi ?

Georges se fit attentif, regardant discrètement autour de lui, il entreprit de gravir la dune en rampant.

- Bon, amuse-toi encore un peu, dit la voix de Clara, harmonisée à la perfection.

Georges atteignit le sommet, il passa la crête de la dune et se retrouva aussitôt en bas, face à la mer !

- Ca c'est fort, se dit-il en cherchant une explication.

- Non, tu n'es pas bourré et tu n'as pas sauté Camille, lui précisa la voix de Clara, idéalisée par sa propre orchestration.

Georges s'étrangla, toussa et regarda alentour dans le calme ouaté du petit matin.

- Hèèè ! dit-il à voix haute. J'ai pas fini de penser ça ! ?

- Non, bien sûr, continuait la voix. Tu tires une petite gueule de bois, tranquille, au bord de l'eau ? Hé ! Hé ! Hé ! Ben non ! Albert te l'a dit. Selon votre concept de la vie... tu es mort.

- Non... je vis.

Abattu, sonné, Georges s'allongea dans le sable, en saisit une poignée et la laissa filer entre ses doigts.

- Un grain n'est rien, reprit la voix de Clara, mais l'ensemble des esprits compose l'univers. C'est beaucoup de force, beaucoup d'énergie. Tu me suis ?

Georges suivait, du moins il essayait. Derrière lui, la Dune l'impressionnait. Il décida de la contourner. Il se mit en marche et commença à longer le rivage tout en

parlant à... sa Clara ? Non ! Impossible, Clara était morte !

- Je parle à Dieu ! dit-il. Je suis télépathe ! Ouaaais !

- Non, Georges, lui répondit cette voix qu'il ne pouvait oublier. Tu es mort.

- Je ne suis pas mort ! Je n'ai pas vu la grande lumière blanche ! Je ne suis pas sorti de mon corps ! Je déraile, c'est tout. C'est l'accident, c'est... tétraplégique ?! C'est ça. Je suis foutu !

- Ta place est parmi nous. Rejoins l'univers des consciences.

Georges regarda ses mains et la mer dans laquelle cette voix disparaissait. Seul, il s'avança vers les vagues en comptant sur ses doigts : trois, quatre... et se retrouva au pied de la dune ! Amusé, incertain, il se tourna vers la mer.

- Putain ! Où est ce bon vieux paradis ? Où sont les anges ? ClaraAAA !!!

Il aurait souhaité une tempête pour s'occuper l'esprit. Mais non, rien. Pas de vagues, rien que ce léger clapotis, qu'il s'inventait, refluant vers le large, pour se rassurer, en étirant ce rivage de sable lisse dans lequel buta son coup de pied rageur.



## LA TOMBE

La matinée était déjà bien avancée, le soleil brillait au-dessus de l'observatoire météo de Soulobres. Il faisait chaud. A l'intérieur, au frais et bien calé derrière son bureau, Henri me surprit à échanger un regard perplexe avec Camille. Il était dans ses petits souliers, ce qu'il avait à nous dire lui paraissait si absurde, qu'on allait certainement s'inquiéter pour sa santé mentale, déjà qu'on le dévisageait comme s'il était au bout du rouleau. A croire qu'on pouvait lire en lui comme dans le marc de café.

- Un problème avec les actionnaires ? lui demandai-je. Ta participation au rapport optimiste de Laurent sur l'ogm peut-être ?

Henri balaya la remarque d'un geste.

- Georges l'a accepté, conscient qu'il ne fallait pas prendre de retard avec, un problème marginal.

- Avec quoi ?! Comment tu appelles ça ?

- Aucune importance. Laurent nous donne des crédits pour étudier ces plants défectueux.

- Inutile de m'en dire plus, intervint Camille. Je ne travaille plus pour l'Usine.

Henri marqua un temps de surprise, ses yeux se tournèrent vers moi. Je lui confirmais l'annonce de Camille d'un hochement de tête. Il digéra la nouvelle rapidement et revint à ses préoccupations.

- Ce n'est pas pour ça, que je vous ai demandé de venir, nous avoua-t-il. Il s'agit de Georges. Je ne sais pas comment vous dire...

Hésitant sur la manière de présenter ce qu'il avait à... dire, Henri nous observa attentivement avant de plonger.

- J'ai peur que...

- Il t'a parlé du fond de sa tombe ? lui proposai-je sans l'ombre d'une émotion.

Henri se leva d'un bond.

- Et donc ? enchaîna simplement Camille.

- Alors c'est vrai ? admit-il, heureux de n'être pas le seul à devenir fou. Georges prétend qu'il ne peut pas contacter qui il veut ?

- On est les derniers à l'avoir vu vivant, lui rappelai-je.

Abasourdi, Henri s'écroula dans son fauteuil.

\*

J'avais conduit très calmement pour venir de l'observatoire par la route reliant Saint Germain à Aguessac. Camille aimait cet itinéraire. Il laissait Millau en contrebas et surtout, était nettement moins fréquenté que la route à deux fois deux voies qui

longeait le Tarn. Durant tout le trajet, Camille avait regardé au loin, vers un de ces étranges reflets lumineux bleu vert, qui apparaissaient depuis quelque temps dans la région. Il semblait nous attendre en flottant derrière ces paysages de champs et de bois que nous traversions rapidement, comme pour le rejoindre au plus tôt.

Un train venait de franchir le pont courbe d'Aguessac, quand nous sommes passé sous ses arcades pour nous diriger vers le cimetière par la route des Gorges du Tarn. A l'arrière, Henri réfléchissait, tendu.

- Georges t'a dit que je picolais !? s'étonna Camille

- Mmmh, confirma Henri, il m'a dit aussi qu'Albert pensait t'avoir poussée dans ses bras, que de toute façon il était amoureux de toi avant lui et que ça ne lui a pas été facile de refuser ton baiser.

- Il a vraiment refusé ? m'étonnai-je.

Henri confirma d'un geste pendant que je garais la voiture devant le cimetière d'Aguessac.

Camille franchit la grille d'entrée la première. Henri me retint discrètement, la laissant s'éloigner tandis qu'on s'équipait de pelles et pioches dans la cabane du fossoyeur.

- Quelqu'un est en train de se payer notre tête, dit-il tranquillement.

- Possible.

Nous rejoignîmes la tombe de Georges. Plantée sur ses deux magnifiques jambes, Camille la regardait fixement.

- Georges ? murmura-t-elle avec précaution.

Dans un accès d'humour caustique, je ne pus m'empêcher d'imiter la voix de Georges.

- Oui ? lui demandai-je en gémissant avec peine. Ooh, Camille, j'ai un poids sur l'estomac, je digère mal.

Ma blague à deux sous tomba à plat. Camille l'ignora. J'eus l'impression que ses lèvres avaient envoyé un rapide baiser à Georges avant de détourner les yeux de sa tombe. Autre chose l'intéressait. Elle leva les yeux vers l'aurore boréale qui serpentait maintenant au-dessus de nous. Henri planta sa pioche en me lança un regard. J'ai empoigné ma pelle et commencé à creuser la sépulture de Georges. Camille s'éloigna de quelques pas et fixa son attention sur la rivière qui coulait à proximité.

- Le Tarn. Je suis sûre que l'eau s'infiltré dans ces tombes.

- Hèèè ! dis-je. C'est dégueulasse, je m'y baigne dans le Tarn !

Aussi sec, j'arrêtai de creuser, laissant Henri continuer seul la corvée. Camille me rejoint.

- Ta rivière se lave les oreilles comme une grande, dit-elle. Antoine t'expliquerait ça très bien.

- Oh ! An-tooïne. Alors... C'est vrai, je me rappelle : « *l'eau contient des micro-organismes, des bactéries, qui te digèrent une pollution naturelle en quelques kilomètres, bla, bla, bla...* » Hé ! Hé ! Jusqu'à la pollution « naturelle » suivante.

- Creuse ! coupa Henri.

C'est vrai qu'on était là pour ça. Je poussai un soupir et recommençai à creuser aux côtés d'Henri.

Plus tard, je dus aider Henri à forcer le cercueil avec un pied de biche.

- Je n'aime pas ça, marmonna-t-il alors en hésitant visiblement à continuer.

- Moi non plus, renchérit Camille. On débloque. Laissons-le reposer en paix.

Seul conscient de l'importance de cette exhumation, j'appuyai fermement sur le pied de biche. Le couvercle céda. On recula ensemble devant l'odeur. Henri m'interrogea du regard avant de se rendre à l'évidence.

- Et oui, dit-il, on est peu de chose.

\*

Le soleil matinal venait de chasser l'aube et léchait la plage. Georges rampait vers le sommet de la dune. A chaque avancée, il cochait une marque dans le sable.

*Les vibrations harmonieuses des cloches tubulaires émergèrent de nulle part.*

Georges soupira, se frotta les oreilles et cocha la dernière marque. Depuis le début de son ascension, la voix de Clara l'accompagnait, désolée de ne pas avoir de véritable explication pour ce phénomène, qui allait encore se reproduire dans un instant.

- Je ne comprends pas tout, disait-elle, mais... tu ne la franchiras pas.

Georges, cala son pied, poussa fort ! Et se retrouva face à la mer...

- Je n'y suis pour rien, dit-elle. Mon rôle est de structurer l'univers, pas de l'expliquer.

- C'est une malédiction, en conclut Georges.

Une série de marques s'enfonçaient maintenant dans l'eau. Georges les atteignit, regarda alentour et s'avança en les cochant du pied.

- Grâce à toi, disait la voix de Clara, je vois ce qu'est la mort pour les hommes. Vous aimez beaucoup vos corps... Le tien t'emprisonne.

Surpris, Georges s'interrompt en fixant les flots. Il se tâta, déçu ? Non, plutôt désemparé.

- Fais-toi aider, lui proposa Clara. Ta chance, c'est d'être une erreur. Tu communique avec les vivants !

- Que pourront-ils faire...?

Le ressac, un brin d'écume, le sable lissé. Il ne manquait qu'une chose, Georges s'en aperçut. Il manquait le vent.

Plus tard, assit face à l'océan, Georges observa l'horizon avec soin avant de plonger son regard dans l'épaisseur du liquide salé. Il voulait se représenter le relief sous-marin de la côte, pente de sable ou plateaux successifs, qu'y avait-il devant lui, en dessous ?

- La mer est belle, dit-il à l'attention de la voix de Clara. Je suis mort, pourtant je parle à mes amis, à l'univers, à vous tous, qui allez disparaître à cause de moi, pauvre goutte inutile coincée sur une plage improbable...

- Il y aura d'autres corps, répondit Clara, d'autres histoires. Ne veux-tu pas vivre au-delà de ton enfance ?

Georges planta ses mains dans ses poches et regarda l'océan, songeur.

\*

J'ai toujours aimé nourrir mes souris, je profite de ce moment pour jouer avec elles, comme je jouais avec le hamster que mes parents m'avaient offert à mon entrée au CP, histoire de me motiver pour les sciences sans doute. Derrière moi, le ciel changeait rapidement de couleurs, lorsque soudain, la voix de Georges retentit à nouveau dans ce laboratoire qui avait été le sien.

- Bonjour Albert.

- Bonjour Georges, répondis-je sans surprise.

- Je crois que j'ai un problème.

J'inspirai profondément. Un problème ? Georges avait un problème ? Et moi, qu'est-ce que j'avais ? Un frisson me parcourut. Je replaçai le capot de plastique transparent et son manchon sur la cage des souris.

- Moi aussi j'ai un problème, Georges. Ne bouge pas, lui demandai-je machinalement, comme s'il était physiquement présent, ou bien au téléphone, tout en rejoignant mon bureau.

Je me félicitai de ne pas avoir jeté ce vieux dictaphone. Son chargeur de batteries clignotait. OK. Je le débranchai, plaçai les batteries dans l'appareil. J'appuyai sur « On ». La micro cassette se mit à défiler. On verra bien.

De retour dans le laboratoire, je reposai l'appareil près du sachet de pharmacie, d'où je sortis une boîte de

cachets. L'emballage de plastique résista, j'appuyai plus fortement sur la bulle transparente, jusqu'à ce qu'un ovale blanc apparaisse à travers l'aluminium imprimé qui le retenait. J'avalai le cachet, sans remarquer que, dans leur cage, mes souris s'affolaient !

- Je suis désolé, disait Georges. Tu n'es pas fou.

- Comment le sais-tu ?

Ses yeux bougèrent, imperceptiblement. Tassé au pied de la dune, face à l'océan, Georges avait l'air tout petit. Il se mit debout. Et parut grandir.

- J'aurais dû accepter ce baiser, dit-il fataliste. Jouer au fantôme ne m'amuse pas, poursuivit-il en riant. Ce n'est pas la vraie mort. Peut-être le purgatoire des Chrétiens ?

Je regardai le ciel coloré en répétant les paroles de Georges pour mon Dictaphone. Au fond de leur cage, mes souris cessèrent de respirer...

- ... des Chrétiens ? Tu te mets à la religion ? Toi ?

Georges avança vers l'océan en fixant l'horizon avec un intérêt évident.

- Cette Voix, dit-il, prétend que nos esprits composent et structurent l'univers. Et qu'ils se régénèrent dans nos petits corps de terriens.

- Et, ailleurs ? lui demandai-je.

- La question n'a pas été évoquée.

Georges se retrouva une nouvelle fois en bas de la dune, qu'il entreprit d'escalader à nouveau... pour finalement se retrouver... face à l'océan... Il ne se



retourna pas. Il savait que derrière lui, les marques dans le sable se foutaient de sa gueule...

Je consultai mon ordinateur, bus une gorgée de café et reprit mon Dictaphone. A côté de moi la radio diffusait une série de vieux blues, râpés à la guitare acoustique. Cette musique me détendait autant qu'un bon verre de pur malt de derrière les fagots

- Donc, l'univers se renouvelle sans cesse. Et toi, tu fous la merde en prenant des vacances !? Sacré Georges !

- Rigole, c'est vivifiant ! disait Georges, ou son fantôme. Tu sais, le soleil n'a peut-être rien à voir avec ces aurores boréales.

C'est à ce moment que j'ai reposé ma tasse pour m'étirer... et que j'aperçus la cage des souris. Intrigué, je la rejoignis d'un saut. Le manchon était affaissé, mes souris mortes. J'en saisis une... et relevai l'interrupteur. Le manchon d'aération gonfla son poumon de latex.

- Georges ! J'ai tué mes souris !

- Je suis désolé pour elles. "*Tes*" souris, nous ont beaucoup appris.

Il m'a bien fallu deux ou trois secondes pour comprendre ce que Georges me disait à propos de nos souris. Le temps de les caresser l'une après l'autre, plus rêveur que préoccupé.

- Excuse-moi, "*nos*" souris, corrigeai-je. Je les ai tués connement et... Il me semble que... Non. On les a depuis si longtemps, et elles paraissent si jeunes... la mort peut-être ?

Je frissonnai et avalai un nouveau cachet.

- Je ne suis pas devin, dit Georges. Examine-les.

\*

Attentif au conseil de feu mon ami et patron, je prélevai maintenant quelques cellules d'une souris disséquée. Je les déposai sur une lame de verre, que je recouvris d'une fine lamelle avant de la placer dans mon microscope. Les yeux rivés à mes oculaires, j'observais ces cellules, immobiles. Un doute m'envahissait. Je vérifiai quelques réglages. Ces cellules restaient inertes. Sans autre solution, un rien effaré quand même, j'admis ce que je voyais. Lentement, je relevai la tête... Stupéfait !

Je me souviens de m'être écarté du microscope, pour rejoindre ce placard. J'en sortis une bouteille de Whisky, dont j'avalais aussitôt une lampée de Cowboy... lorsqu'un bruit m'attira vers la porte d'entrée. Je tendis l'oreille, saisis mon téléphone et baissai le son de la radio.

Pinceau fin en main, le général copiait le camouflage d'un modèle réduit de char sur une moissonneuse jaune. Son téléphone sonna en faisant vibrer la page de journal qui protégeait son bureau de la peinture à maquette. Le général souleva la page météo du *Midi Libre* et décrocha pour recevoir la voix virulente d'Albert dans son conduit auditif préféré.

- Assurez-moi, criait Albert, que vous n'êtes pour rien dans tout ça : ces fouilles du labo ? Ces voix ?

- Des voix ?
  - Vous avez placé des micros !? Ou un système de tordu !?
  - L'armée ne joue pas au fantôme, me répondit posément le général. Votre service d'entretien a pu déplacer quelques objets ou débrancher vos trucs.
  - Laurent furète, lui annonçai-je. Pourrait-il être au courant pour le *Final* ?
  - Laurent ? Mmmh... Je ne sais pas... Tenez-moi informé.
- Le général raccrocha lentement. Une chose à la fois. Il rajouta un peu de vert sur la cabine de la moissonneuse, l'observa un instant en songeant au tank dans lequel il avait commencé sa carrière... et brancha l'Interphone.
- Vous pouvez venir un instant ?
- Bernard franchit la porte et se trouva devant le général, avant que celui-ci, étonné, n'ait eu le temps de remarquer que son doigt ne s'était pas encore relevé de la touche de l'Interphone.
- Je venais d'arriver, expliqua Bernard qui comprit la question naissant dans ce crâne de militaire.
  - Vous devriez vous mettre un peu en scène, lui conseilla le général.
  - Vous avez quelque chose à me reprocher ?
  - Non, non. Vous êtes un bon chercheur, Bernard. Écoutez. J'ai besoin de tuyaux sur les intentions de l'Usine. En fait, j'aimerais que vous acceptiez l'offre de Laurent.
  - Les amitiés de ma fille ne me concernent pas ! Et...

- Je ne vous PARLE PAS DE CA ! J'en ai vomi comme la misère chez les riches. Je suis désolé de vous le dire, mais Manuela ne vaut pas une de ses vieilles culottes. Me tromper avec ce petit con ! Je n'ai pas le temps de m'occuper d'une procédure, beau papa. Aidez-moi, et je lui laisserai assez de fric pour qu'elle n'aille pas mendier sous votre balcon. Vous me comprenez ?

Bernard acquiesça d'un geste résigné et changea aussitôt de discussion en examinant la maquette, une moue sceptique aux lèvres. Le général l'approuva et posa son pinceau.

\*

Beaucoup plus tard, la nuit suivante, un homme pénétra dans le laboratoire. Il emporta les souris mortes restées sur la paille et aussi celles qui se trouvaient dans le réfrigérateur.

## LES ACTIONNAIRES

Le mobilier de la salle de réunion se résumait à une grande table modulaire, plateaux bois clair et pieds en tubes noirs, entourée de chaises assorties. Ce matin, la table était ovale. Quand l'atmosphère promettait d'être tendue, personne n'utilisait les chaises d'extrémités. C'était sans doute pour cela, qu'aujourd'hui Laurent s'était installé au milieu du côté le moins exposé. Naturellement, il s'était retrouvé entouré des principaux actionnaires de l'Usine, bloc volontaire et sceptique face au trio alarmiste que nous formions avec Camille et Henri.

Nous ne leur avons rien caché de nos récentes découvertes concernant aussi bien Georges que notre ogm *Bio-spécialisé*. Maintenant, ils en savaient tous autant que nous. J'éteignis mon Dictaphone et inspirai à fond, un grand bol d'air, que je retins deux secondes, pour lui laisser le temps de capter cette tension qui m'oppressait et qu'il emportait déjà dans un souffle ample et bienfaisant.

- Clara, dis-je, ou plutôt cette voix qui lui ressemble, affirme que notre univers ne tient son point d'équilibre que grâce à son expansion. « Clara » ne donne pas de délais, mais, affirme, que si ces pertes d'énergie continuent et malgré tout ce que notre science, actuelle, peut prétendre, et bien... notre univers, va disparaître.

- Impressionnant, souligna Mignard. L'univers ? L'enjeu est de taille... Mais enfin, puisqu'on vous dit qu'on ne les a pas, vos souris !

Bien décidé à défendre mon bifteck, j'allai lui répondre quand Laurent me retint d'un geste ostensiblement amical.

- Donc, dit-il en me regardant, vous discutez avec Georges, que nous venons d'enterrer. Et, il vous avertit que vos recherches sur les céréales mettent l'univers en danger ? C'est bien ça ? C'est bien votre voix, qui est enregistré sur ce Dictaphone ?

Je voyais parfaitement où il voulait en venir, tous le voyaient et commençaient à me regarder avec la compassion due au simple d'esprit que j'étais. Je leur répondis scientifiquement, en étalant les photos de mes souris disséquées, mes résultats d'examen microscopiques ainsi que le rapport de tests préalables du *Bio-spécialisé*.

- Mes souris ne se décomposent pas, précisai-je à l'attention unique de Laurent. Ces analyses montrent que malgré leur âge, elles n'ont pas atteint leur maturité. Exactement, ce qui arrive à nos ogm !

Les actionnaires se regardèrent, méfiants, sur leurs gardes. Laurent sentit leur crainte et les rassura d'un regard confiant. J'attaquai.

- Laurent. Vous en avez mangé. Si vous me le permettez, j'aimerais étudier vos cellules. Henri est déjà d'accord.

- Exhumer le corps de Georges ne vous a pas suffi ?

Surpris par le naturel avec lequel Laurent me posait cette question autant que par l'indifférence qu'elle éveillait chez les actionnaires, nous comprîmes tous les trois qu'ils étaient au courant de notre expédition au cimetière d'Aguessac.

Ravi de son effet, Laurent se vautra sur sa chaise sans nous quitter des yeux. Il s'amusait de mon trouble, que je n'arrivais pas à cacher.

- Il, repris-je avec peine, ce corps... dans sa tombe... se décomposait normalement. Mais, son esprit, lui, il est bien vivant ! Georges me parle, il...

- Souffre. C'est bien ça ? comprenait Laurent. Vous m'avez l'air de scientifiques sérieux, en pleine détresse mystico-religieuse. A moins, que, certaines influences « écologiques » mêlées au décès de votre ami Georges... Comment savoir ?

- En faisant ce que je vous demande ! insistai-je. Lisez ces résultats !

Je brandissais mes documents, cherchant l'approbation de chacun. Mignard regarda ses voisins, puis Laurent.

- Tout cela ressemble à une rupture de contrat, un peu tirée par les cheveux. Cette histoire de voix divine arrive en pleine crise conjugale entre vous deux, dit-il

en désignant Camille, ou trois, en rajoutant Henri dans le paquet que semblaient ficeler ses deux mains au-dessus de nos têtes. Sans compter le petit problème de madame avec l'alcool !

- Henri se leva, Camille ouvrit la bouche, Laurent leur intima de se taire.

- Fous ou simulateurs ?! Nous avons le choix, enchaîna Bretton, l'actionnaire assis à gauche de Mignard. Les tribunaux trancheront !

- Vous n'oserez pas, avança Camille un rien bravache. Un procès, c'est une tribune publique.

- Alors, soyez prudente, dit Laurent.

Sans un mot, Camille se leva et quitta la salle dans le même mouvement. Nous la suivîmes sans hâte, Henri referma la porte derrière nous en sortant. Aussitôt, Les actionnaires s'agitèrent, parlèrent entre eux et s'en prirent rapidement à Laurent.

- C'est n'importe quoi ! disaient-ils. On se fout de nous ! C'est à vous de gérer ça, Laurent ! On n'a aucune preuve !

- Les souris ! répliqua Laurent, nous avons leurs souris. Examinons-les, on verra bien.

Mignard ne dit rien, il toussota et entreprit d'épousseter l'espace de table situé devant lui sans même lever les yeux vers Laurent. C'est Bretton, le second qui s'étrangla en perdant un peu de sa superbe.

- Désolé, dit-il. Nos responsables financiers ont vu le courroux de leur dieu dans l'admirable conservation de ces bestioles. - Il essayait d'être drôle - Selon la coutume, ils ont brûlé leur prison de chair pour se



défaire du mauvais sort et permettre la réincarnation des Euros investis en bons dividendes.

- Vous avez FAIT ÇA !?

Laurent ne se contrôlait plus. Il se montra désespéré. Cette source de revenu, cette conquête scientifique, tout ça à la poubelle ! Il fallait bien que ces actionnaires de crottes, comprennent ce qu'ils venaient de faire ! Tuer la poule aux œufs d'or, pour contrôler une basse-cour, qui leur appartenait déjà en totalité !? Mais Laurent n'était pas fou. Aussi quand il eut le sentiment d'en faire un peu trop, il se rassit calmement et étendit ses jambes sous la table. Mignard regarda par la fenêtre.

- Vous auriez préféré répandre le bruit que notre ogm *Bio-spécialisé*, non seulement possède un effet secondaire, mais qu'en plus, celui-ci panique nos meilleurs chercheurs !?

- Alors, vous les croyez ?! demanda Laurent. Un effet secondaire empêche nos céréales de mûrir et conserve les cadavres de nos souris de laboratoire ? Et cette histoire de voix céleste. Hééé ! Vous rigolez ? Non ?

Pour toute réponse, Bretton, l'actionnaire providentiel, fit un geste vers le fond de la pièce. Le général y refermait déjà la porte.

- Vous tombez à point, général, dit-il.

- Etre à l'heure fait partie de mon métier.

Surpris, Laurent se tourna vers Mignard et Bretton.

- L'armée possède des informations concernant notre ogm, expliqua Mignard.

Dépité, Laurent leva les bras au ciel et se vautra dans son fauteuil. Le général enchaîna.

- Plus précisément, sur ses effets secondaires.

- Parfait, dit Laurent. Qu'avez-vous trouvé ?

- Nous avons étudié son effet sur le vieillissement.

Nos souris témoins vieillissent, les vôtres, non.

Le général ouvrit sa serviette, en sortit une poignée de photos et les examina attentivement. En prenant son temps.

- Bon, s'impatienta Mignard. Et donc...?

Le général n'aimait pas qu'on le bouscule, surtout ces faux jetons d'actionnaires, qu'il commençait à connaître un peu trop bien. Il se tut donc et attendit, pas longtemps, que le plus impatient y aille de son grain de sel. Mignard ouvrit la bouche mais son voisin de service tira plus vite.

- Votre enthousiasme nous submerge général, attaqua Bretton en laissant paraître suffisamment de mécontentement pour, pensait-il, impressionner le bidasse.

Et on a besoin de ces couillons, pensa Tom en regardant l'assemblée de mollusques qui lui faisait face. Bon, je vais vous réveiller moi. Il fit le calme dans son esprit, poussa sur son diaphragme et adopta le ton calme et serein qui lui semblait le plus adapté pour tromper la méfiance de cet auditoire nourrit aux résultats boursiers.

- Nous avons utilisé un nouveau microscope à effet de tunnel issu du vieux STM, dit-il enfin. Notre prototype analyse le nano monde en séparant

clairement les atomes, et là. Nous avons recommencé et recommencé, et...

- Et vous nous annoncez que, demanda Laurent qui lui aussi commençait à perdre patience.

- Messieurs, exposa le général d'une voix maîtrisée, il s'est produit un phénomène étonnant. Les molécules de chair composant ces souris, sont figées... parce que leurs atomes NE BOUGENT PLUS !!! Vous compreNEZ ?! C'est physiquement impossible ! Non ? Et pourtant, c'est ainsi.

Satisfait des retombées nucléaires de sa révélation, le général étala d'un geste sûr sa poignée de photos couleurs, format 18x24, devant lui. Ces cons ne verraient rien, mais une photo bien torchée, ça fait toujours preuve pour des crétins, qui décapitent sans vergogne leur gosse à chacun de leur anniversaire, dans de sombres contre-jours, sous prétexte d'immortaliser ces instants de bonheur fugitif.

- C'est la première fois que nous photographions des atomes avec un temps de pose de plusieurs secondes. Remarquez la netteté des clichés et n'oubliez pas de me les rendre, ils n'existent pas encore pour des gens comme vous. Secret défense.

Les actionnaires s'agitèrent. Le ton autoritaire, un rien condescendant du général, allié à ces photos « secret défense » ne présageaient rien de bon pour leurs affaires. Laurent se tourna vers le général, qui le gratifia d'un sourire amusé. Mignard tapa dans ses mains. La récré était finie, le silence s'installa, il comparait déjà les documents d'Albert à ceux du général.

- Commençons à délirer, objecta Mignard, et on passera pour des bouffons. Vous savez ce que ça veut dire en affaires ?

- Un tollé de murmures outrés lui confirma aussitôt, qu'effectivement, en affaires, il vaut mieux faire sérieux, que théâtre de rue.

- Vous craignez vraiment le courroux de votre dieu ? demanda le général, en questionnant successivement chaque actionnaire d'un regard perçant, qui n'attendait aucune réponse.

- Si tout ça s'ébruite, expliqua Mignard, le poids de l'opinion...

- Tout ça quoi ? demanda benoîtement le général. Sans ces documents, il ne reste qu'un vieux concept baba new age à base de musiques et voix divines ?

Un temps, tous s'étudièrent, circonspects, ne sachant quoi dire. Laurent observait le général sans trop savoir sur quel pied danser. Quelques rires fusèrent, des actionnaires souriaient. Laurent, puis le général les imitèrent bruyamment.

La réunion se terminait donc gaiement. On se serra les mains et chacun prit congé.

Ensuite, le ton changea.

Encadré par les deux seuls actionnaires qui comptaient, Laurent marchait vivement dans les couloirs déserts de l'Usine.

- Vous auriez du m'en parler, leur disait-il. Il ne fallait pas le mêler à ça !

- Vos relations avec sa femme, avança Mignard.

- N'ont rien à voir ! le culpa Laurent. Ce général est un fouille merde ! Il faut l'écarter avant qu'il ne prenne des initiatives. Tôt ou tard, un militaire détruit ! C'est fait pour ça.

- Désolé, renchérit Bretton, il faudra faire avec. Ce type ne rend compte qu'au Président. Même son ministre, n'a pas accès à ses dossiers...

- Laurent, reprit Mignard, depuis votre annonce publique, ces ogm sont devenus une clef de négociation avec l'OMC et la Banque Mondiale. Qu'ils fassent l'objet d'une attention particulière se conçoit aisément ! Mais, ce général traîne sur notre Larzac depuis trois ans sans retourner plus de deux cailloux. Et soudain, voilà qu'il se précipite pour rafler quatre souris mortes et hop, le délire !

- L'armée, rappela Laurent, subventionne nos recherches au titre de l'aide alimentaire aux pays pauvres. Elle reçoit des rapports.

- Que vous écrivez ! nota Bretton, qui lui, avait bien compris ce qu'était un boulot de sous-fifre et entendait le rappeler à Laurent.

- Que j'écris, confirma Laurent. Avec les éléments dont je dispose. Si ce militaire est mieux informé....

- C'est que « nos » chercheurs vous échappent, conclut Mignard sous l'œil de son acolyte, qui souligna plaisamment cet échec d'un large sourire.

- La surveillance de leur labo, n'a rien donné, ajouta Bretton. Il vous faut plus de moyens peut-être ?

- Une paire de couilles ? suggéra Mignard.

- Ma limite ? demanda Laurent.

- L'échec, répondirent en chœur les deux actionnaires.

(...)

Si cet extrait vous a donné envie de lire la suite...

**LA LIBERTE EN SOUS SOL**  
**AUORES BOREALES**  
**RETOUR AU LABO**  
**STRANGERS IN THE NIGHT**  
**CARDABELLES**  
**UN PETIT BOUT DE VIANDE**  
**L'OGM FINAL**  
**TENTATIVES**  
**LE SAUVEUR**  
**DONC**  
**LES PETITES BEBETES**  
**FIN**

... la version complète, 222 pages,  
vous attend

A bientôt





Editions Noires & Autres

ISBN n°978-2-9531994-2-0

© Noires & Autres juin 2009

Tous droits réservés

[noires.autres@laposte.net](mailto:noires.autres@laposte.net)

© Cinégraphie 2005 pour le scénario  
ISBN n°2-9511047-5-8

La recherche allait-elle toujours plus loin que prévu ? se demandait Albert Fage. Sa réponse, il la sentait proche. Tapie, à l'abri des meilleures intentions.



Je levai les yeux vers l'aurore boréale qui serpentait au-dessus du Larzac. Henri suivit mon regard. Je balayai les alentours d'un geste vif pour essayer de réveiller son enthousiasme.

- Regarde autour de toi, lui dis-je, malgré cette météo de fou, des gens en shorts prennent des pots en terrasse. Notre pays est un des endroits les plus enviés de la planète. Nos dirigeants savent ce qu'ils font.

Henri applaudit lentement en approuvant d'un hochement de tête.

- Clara aussi, savait ce qu'elle faisait, en sautant. Tu as remarqué que les pics de pollution arrivent les jours de beau temps ? C'est rusé la merde, ça se planque. Ah ! Ah ! Ah ! Comment sais-tu, toi, pour qui tu bosses ? Réellement ? Un doute me traversa l'esprit. Henri força un triste sourire.



**ISBN n°978 -2 9531994-2-0**



**Extrait de l'œuvre complète**

**Diffusé gratuitement  
Ne peut être vendu**

**Editions Noires & Autres**